

NATHALIE SARRAUTE

LOUIS

**PORTRAIT
D'UN
INCONNU**

PRÉFACE DE J.-P. SARTRE

roman

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*
© 1958 Librairie Gallimard.

Un des traits les plus singuliers de notre époque littéraire c'est l'apparition, çà et là, d'œuvres vivaces et toutes négatives qu'on pourrait nommer des anti-romans. Je rangerai dans cette catégorie les œuvres de Nabokov, celles d'Evelyn Waugh et, en un certain sens, les Faux-Monnayeurs. Il ne s'agit point d'essais contre le genre romanesque, à la façon de Puissances du roman qu'a écrit Roger Caillois et que je comparerais, toute proportion gardée, à la Lettre sur les spectacles de Rousseau. Les anti-romans conservent l'apparence et les contours du roman; ce sont des ouvrages d'imagination qui nous présentent des personnages fictifs et nous racontent leur histoire. Mais c'est pour mieux décevoir : il s'agit de contester le roman par lui-même, de le détruire sous nos yeux dans le temps qu'on semble l'édifier, d'écrire le roman d'un roman qui ne se fait pas, qui ne peut pas se faire, de créer une fiction qui soit aux grandes œuvres composées de Dostoïevsky et de Meredith ce qu'était aux tableaux de Rembrandt et de Rubens cette toile de Miro, intitulée Assassinat de la peinture. Ces œuvres étranges et difficilement classables ne témoignent pas de la faiblesse du genre romanesque, elles marquent seulement que nous vivons à une

époque de réflexion et que le roman est en train de réfléchir sur lui-même. Tel est le livre de Nathalie Sarraute : un anti-roman qui se lit comme un roman policier. C'est d'ailleurs une parodie de romans « de quête » et elle y a introduit une sorte de détective amateur et passionné qui se fascine sur un couple banal — un vieux père, une fille plus très jeune — et les épie et les suit à la trace et les devine parfois, à distance, par une sorte de transmission de pensée, mais sans jamais très bien savoir ni ce qu'il cherche ni ce qu'ils sont. Il ne trouvera rien, d'ailleurs, ou presque rien. Il abandonnera son enquête pour cause de métamorphose : comme si le policier d'Agatha Christie, sur le point de découvrir le coupable, se muait tout à coup en criminel.

C'est la mauvaise foi du romancier — cette mauvaise foi nécessaire — qui fait horreur à Nathalie Sarraute. Est-il « avec » ses personnages, « derrière » eux ou dehors ? Et quand il est derrière eux, ne veut-il pas nous faire croire qu'il reste dedans ou dehors ? Par la fiction de ce policier des âmes qui se heurte au « dehors », à la carapace de ces « énormes bousiers » et qui pressent obscurément le « dedans » sans jamais le toucher, Nathalie Sarraute cherche à sauvegarder sa bonne foi de conteuse. Elle ne veut prendre ses personnages ni par le dedans ni par le dehors parce que nous sommes, pour nous-mêmes et pour les autres, tout entiers dehors et dedans à la fois. Le dehors, c'est un terrain neutre, c'est ce dedans de nous-mêmes que nous voulons être pour les autres et que les autres nous encouragent à être pour nous-mêmes. C'est le règne du lieu commun. Car ce beau mot a plusieurs sens : il désigne sans doute les pensées les

plus rebattues mais c'est que ces pensées sont devenues le lieu de rencontre de la communauté. Chacun s'y retrouve, y retrouve les autres. Le lieu commun est à tout le monde et il m'appartient; il appartient en moi à tout le monde, il est la présence de tout le monde en moi. C'est par essence, la généralité; pour me l'approprier, il faut un acte : un acte par quoi je dépouille ma particularité pour adhérer au général, pour devenir la généralité. Non point semblable à tout le monde mais, précisément, l'incarnation de tout le monde. Par cette adhésion éminemment sociale, je m'identifie à tous les autres dans l'indistinction de l'universel. Nathalie Sarraute paraît distinguer trois sphères concentriques de généralité : il y a celle du caractère, celle du lieu commun moral, celle de l'art et, justement, du roman. Si je fais le bourru bienfaisant, comme le vieux père de Portrait d'un inconnu, je me cantonne dans la première; si je déclare, quand un père refuse de l'argent à sa fille : « Si ce n'est pas malheureux de voir ça; et dire qu'il n'a qu'elle au monde... ah! il ne l'emportera pas avec lui, allez », je me projette dans la seconde; dans la troisième, si je dis d'une jeune femme que c'est une Tanagra, d'un paysage que c'est un Corot, d'une histoire de famille qu'elle est balzacienne. Du même coup, les autres, qui ont accès de plain-pied dans ces domaines, m'approuvent et me comprennent; en réfléchissant mon attitude, mon jugement, ma comparaison, ils lui communiquent un caractère sacré. Rassurant pour autrui, rassurant pour moi-même puisque je me suis réfugié dans cette zone neutre et commune qui n'est ni tout à fait l'objectif, puisque enfin je m'y tiens par décret, ni tout à fait subjectif puisque tout

le monde m'y peut atteindre et s'y retrouver, mais qu'on pourrait nommer à la fois la subjectivité de l'objectif et l'objectivité du subjectif. Puisque je prétends n'être que cela, puisque je proteste que je n'ai pas de tiroirs secrets, il m'est permis, sur ce plan, de bavarder, de m'émouvoir, de m'indigner, de montrer « un caractère » et même d'être un « original », c'est-à-dire d'assembler les lieux communs d'une manière inédite : il y a même, en effet, des « paradoxes communs ». On me laisse, en somme, le loisir d'être subjectif dans les limites de l'objectivité. Et plus je serai subjectif entre ces frontières étroites, plus on m'en saura gré : car je démontrerai par là que le subjectif n'est rien et qu'il n'en faut pas avoir peur.

Dans son premier ouvrage *Tropismes*, Nathalie Sarraute montrait déjà comment les femmes passent leur vie à communier dans le lieu commun : « Elles parlaient : « Il y a entre eux des scènes « lamentables, des disputes à propos de rien. Je « dois dire que c'est lui que je plains dans tout « cela quand même. Combien ? Mais au moins deux « millions. Et rien que l'héritage de la tante José-
« phine... Non... Comment voulez-vous ? Il ne l'épou-
« sera pas. C'est une femme d'intérieur qu'il lui « faut, il ne s'en rend pas compte lui-même. Mais « non, je vous le dis. C'est une femme d'intérieur « qu'il lui faut... D'intérieur... D'intérieur... » On le leur avait toujours dit. Cela, elles l'avaient bien toujours entendu dire, elles le savaient : les sentiments, l'amour, la vie, c'était là leur domaine. Il leur appartenait. »

C'est la « parlerie » de Heidegger, le « on » et, pour tout dire, le règne de l'inauthenticité. Et, sans

doute, bien des auteurs ont effleuré, en passant, éraflé le mur de l'inauthenticité, mais je n'en connais pas qui en ait fait, de propos délibéré, le sujet d'un livre : c'est que l'inauthenticité n'est pas romanesque. Les romanciers s'efforcent au contraire de nous persuader que le monde est fait d'individus irremplaçables, tous exquis, même les méchants, tous passionnés, tous particuliers. Nathalie Sarraute nous fait voir le mur de l'inauthentique; elle nous le fait voir partout. Et derrière ce mur ? Qu'y a-t-il ? Eh bien justement rien. Rien ou presque. Des efforts vagues pour fuir quelque chose qu'on devine dans l'ombre. L'Authenticité, vrai rapport avec les autres, avec soi-même, avec la mort est partout suggérée mais invisible. On la pressent parce qu'on la fuit. Si nous jetons un coup d'œil, comme l'auteur nous y invite, à l'intérieur des gens, nous entrevoyons un grouillement de fuites molles et tentaculaires. Il y a la fuite dans les objets qui réfléchissent paisiblement l'universel et la permanence, la fuite dans les occupations quotidiennes, la fuite dans le mesquin. Je connais peu de pages plus impressionnantes que celles qui nous montrent « le vieux » échappant de justesse à l'angoisse de la mort en se jetant, pieds nus et en chemise, à la cuisine pour vérifier si sa fille lui vole du savon. Nathalie Sarraute a une vision protoplasmique de notre univers intérieur : ôtez la pierre du lieu commun, vous trouverez des coulées, des baves, des mucus, des mouvements hésitants, amiboïdes. Son vocabulaire est d'une richesse incomparable pour suggérer les lentes reptations centrifuges de ces elixirs visqueux et vivants. « Comme une sorte de bave poisseuse, leur pensée s'infiltrait en lui, se col-

Shakespeare

lait à lui, le tapissait intérieurement.» (Tropismes, p. 11.) Et voici la pure femme-fille « silencieuse sous la lampe, semblable à une fragile et douce plante sous-marine toute tapissée de ventouses mouvantes » (id., p. 50). C'est que ces fuites tâtonnantes, honteuses, qui n'osent dire leurs noms sont aussi des rapports avec autrui. Ainsi la conversation sacrée, échange rituel de lieux communs, dissimule une « sous-conversation » où les ventouses se frôlent, se lèchent, s'aspirent. Il y a d'abord le malaise : si je soupçonne que vous n'êtes pas tout simplement, tout uniment le lieu commun que vous dites, tous mes monstres mous se réveillent; j'ai peur : « Elle était accroupie sur un coin du fauteuil, se tortillait le cou tendu, les yeux protubérants : « Oui, oui, oui », disait-elle, et elle approuvait chaque membre de phrase d'un branlement de la tête. Elle était effrayante, douce et plate, toute lisse, et seuls ses yeux étaient protubérants. Elle avait quelque chose d'angoissant, d'inquiétant et sa douceur était menaçante. Il sentait qu'à tout prix il fallait la redresser, l'apaiser, mais que seul quelqu'un doué d'une force surhumaine pourrait le faire... Il avait peur, il allait s'affoler, il ne fallait pas perdre une minute pour raisonner, pour réfléchir. Il se mettait à parler, à parler sans arrêt, de n'importe qui, de n'importe quoi, à se démener (comme le serpent devant la musique ? comme les oiseaux devant le boa ? il ne savait plus) vite, vite, sans s'arrêter, sans une minute à perdre, vite, vite, pendant qu'il en est temps encore, pour la contenir, pour l'amadouer. » (Id., p. 35.) Les livres de Nathalie Sarraute sont remplis de ses terreurs : on parle, quelque chose va éclater, illuminer soudain le fond

glauque d'une âme et chacun sentira les bourbes
 mouvantes de la sienne. Et puis non : la menace
 s'écarte, le danger est évité, on se remet tranquille-
 ment à échanger des lieux communs. Ceux-ci, pour-
 tant, s'effondrent parfois et l'effroyable nudité proto-
 plasmique apparaît : « Il leur semble que leurs
 contours se défont, s'étirent dans tous les sens, les
 carapaces, les armures craquent de toutes parts, ils
 sont nus, sans protection, ils glissent enlacés l'un à
 l'autre, ils descendent comme au fond d'un puits...
 ici, où ils descendent maintenant, comme dans un
 paysage sous-marin, toutes les choses ont l'air de
 vaciller, elles oscillent, irréelles et précises comme des
 objets de cauchemar, elles se boursouflent, prennent
 des proportions étranges... une grosse masse molle
 qui appuie sur elle, l'écrase... elle essaie maladroi-
 tement de se dégager un peu, elle entend sa propre
 voix, une drôle de voix trop neutre... » Il n'arrive
rien d'ailleurs : il n'arrive jamais rien. D'un com-
mun accord, les interlocuteurs tirent sur cette défail-
lance passagère le rideau de la généralité. Ainsi ne
faut-il pas chercher dans le livre de Nathalie Sar-
raute ce qu'elle ne veut pas nous donner ; un homme,
pour elle, ce n'est pas un caractère, ni d'abord une
histoire ni même un réseau d'habitudes : c'est le
va-et-vient incessant et mou entre le particulier et
le général. Quelquefois, la coquille est vide, un
 « Monsieur Dumontet » entre soudain, qui s'est
 débarrassé savamment du particulier, qui n'est plus
 rien qu'un assemblage charmant et vif de généralités.
 Alors tout le monde respire et reprend espoir : c'est
 donc possible ! c'est donc encore possible. Un calme
 mortuaire entre avec lui dans la chambre.

Ces quelques remarques visent seulement à guider

le lecteur dans ce livre difficile et excellent; elles ne cherchent pas à en épuiser le contenu. Le meilleur de Nathalie Sarraute, c'est son style trébuchant, tâtonnant, si honnête, si plein de repentir, qui approche de l'objet avec des précautions pieuses, s'en écarte soudain par une sorte de pudeur ou par timidité devant la complexité des choses et qui, en fin de compte, nous livre brusquement le monstre tout baveux, mais presque sans y toucher, par la vertu magique d'une image. Est-ce de la psychologie? Peut-être Nathalie Sarraute, grande admiratrice de Dostoïevsky, voudrait-elle nous le faire croire. Pour moi je pense qu'en laissant deviner une authenticité insaisissable, en montrant ce va-et-vient incessant du particulier au général, en s'attachant à peindre le monde rassurant et désolé de l'inauthentique, elle a mis au point une technique qui permet d'atteindre, par-delà le psychologique, la réalité humaine, dans son existence même.

Jean-Paul SARTRE.

coupe l'adresse, traverse presque toute l'enveloppe comme une intolérable provocation, s'attaque à moi, me fait mal... Je sais que je peux leur montrer cela et qu'ils me répondront juste sur ce point particulier, sans me poser de questions indiscrètes, avec l'air détaché et digne de l'expert à qui on soumet les pièces d'un dossier auquel il n'est pas personnellement intéressé.

De toutes mes forces je souhaite qu'ils ne voient rien, qu'ils me donnent tort, qu'ils donnent contre moi raison aux autres, qu'ils me rendent l'enveloppe, après l'avoir examinée, d'un air négligent, étonné et un peu désapprobateur : « Non, je ne vois pas. Il me semble qu'il n'y a rien là de très frappant... Cela me paraît vraiment sans intérêt. »

Comme autrefois dans mon enfance, quand j'avais peur, terriblement peur (c'était un sentiment d'angoisse, de désarroi) lorsque des étrangers prenaient mon parti contre mes parents, cherchaient à me consoler d'avoir été injustement grondé, quand j'aurais préféré mille fois que, contre toute justice, contre toute évidence, on me donne tort à moi, pour que tout reste normal, décent, pour que je puisse avoir, comme les autres, de vrais parents à qui on peut se soumettre, en qui on peut avoir confiance (c'est drôle, ces vieilles angoisses confuses, presque oubliées, de l'enfance, dont on se croyait guéri, et qui reviennent tout à coup, avec exactement la même saveur, dans les moments de faiblesse, de moindre résistance... La régression à un

stade infantile, je crois que c'est ainsi que les psychiatres doivent appeler cela), je voudrais maintenant aussi qu'ils me donnent tort, qu'ils donnent contre moi raison aux autres, à ceux qui ne comprennent pas, qui ne veulent pas de moi, qu'ils ne me contraignent pas à prendre parti contre ceux-là, mais me rejettent vers eux, me permettent de me soumettre à eux, comme je le désire toujours, de leur faire confiance — pour que tout reste normal, décent.

Mais, comme il fallait s'y attendre, ils ont vu tout de suite : « Ces M... c'est très curieux. C'est en effet très caractéristique... A la fois agressive... la hampe est formidable... », ils sourient : « brutalement agressive et vautrée. Même les jambages du haut, si on les regarde de près, ont une mollesse spéciale, un peu gouailleuse et provocante. » Ils sont très forts. Mais je conserve pourtant, contre toute évidence, encore un vague espoir. J'insiste : « Oui, vraiment, alors vous aussi, vous trouvez cela ? Du reste vous la connaissez bien, je crois ? Et lui aussi ? Franchement, quelle est votre impression ? »

Ils ne semblent pas étonnés de mon insistance. Ils consentent généreusement, sans que cela puisse être d'aucun profit pour eux — je sais bien que ce n'est pas cela, eux, en ce moment, qui les occupe — à faire un petit effort : « Oui, je me souviens. J'étais allé les voir. Il y a déjà assez longtemps de cela. Il me semble qu'ils habitaient un vieil appartement avec des meubles 1900, des rideaux

près, tout contre moi, je ne sais pas très bien ce qu'ils me chuchotent à l'oreille... il me semble qu'ils me promènent quelque chose sur le visage, doucement, le plus délicatement possible pour ne pas m'effaroucher, en effleurant à peine, en rebroussant les duvets légers de la peau avec la pointe charnue des doigts, le plus doucement possible, retenant leur souffle... « j'ai même entendu raconter... on m'a dit que le vieux se lève la nuit... il ne dort jamais la nuit... il la fait venir... il la soupçonne toujours... » Ils appuient un peu plus... « il compte avec elle la nuit les torchons salis qui sèchent à la cuisine, les allumettes brûlées... il ramasse les vieux journaux... » Je sens qu'ils ne se retiennent plus, ils se laissent entraîner... « sa femme, du reste, est morte par manque de soins. Il paraît qu'il faisait porter à ses enfants du linge noir... c'était moins salissant... Vous voyez cela, tous vêtus de noir, couchés dans leurs lits, au fond des pièces sombres... » Ils rient, l'air enchantés, ils prennent et ils me jettent, de plus en plus excités, des racontars stupides, de vieilles réminiscences de faits divers, de grosses « tranches de vie » aux couleurs lourdes, trop simples, absolument indignes d'eux, de moi, mais ils se contentent maintenant de n'importe quoi, ils prennent n'importe quoi et ils l'étalent sur moi, ils m'empoignent n'importe comment, ils nous empoignent, moi, elle, le vieux, ils nous tiennent tous ensemble, pressés les uns contre les autres, ils nous serrent les uns contre les

autres, ils se serrent contre nous, nous étreignent.

Le grand jeune homme efflanqué ferme les yeux et renverse de plus en plus son cou mince en arrière, comme un canard qui boit; on entend le petit bruit excité que fait sa langue, rattrapant sa salive, tandis qu'il ajoute de nouveaux détails. Il rit d'un rire râpeux qui vous accroche par en dessous et vous traîne...

Cette fois, comme cela m'arrive presque toujours quand c'est allé un peu trop loin, j'ai eu l'impression d'avoir « touché le fond » — c'est une expression dont je me sers assez souvent, j'en ai ainsi un certain nombre, des points de repère comme en ont probablement tous ceux qui errent comme moi, craintifs, dans la pénombre de ce qu'on nomme poétiquement « le paysage intérieur » — « j'ai touché le fond », cela m'apaise toujours un peu sur le moment, me force à me redresser, il me semble toujours, quand je me suis dit cela, que maintenant je repousse des deux pieds ce fond avec ce qui me reste de forces et remonte...

J'ai senti, cette fois-là, que le moment était venu de remonter, de « faire pouce », le jeu avait été un peu trop loin. J'ai eu recours encore à un de mes moyens, que j'emploie dans les cas désespérés, semblable à ces trucs que les médecins découvrent empiriquement et qu'ils recommandent parfois, en désespoir de cause, à ceux qu'ils appellent « leurs névropathes », comme de s'exercer à sourire chaque

jour devant la glace jusqu'à ce que la grimace, patiemment répétée, fasse surgir la gaieté (il me semble que je les entends dire avec leur air de fausse solidarité douceuse : « Quand nous avons l'infortune de ne pouvoir marcher droit, ne vaut-il pas mieux, n'est-ce pas, marcher à reculons si cela peut nous permettre de parvenir au but ? Cela réussit parfois, quoi qu'on en dise, de mettre la charrue avant les bœufs... »), eh bien, j'ai employé, moi aussi, un de mes trucs, un peu semblable à celui-là, fruit de tâtonnements pénibles, et qui me réussit parfois.

Je suis sorti dans la rue. Je sais bien qu'il ne faut pas se fier à l'impression que me font les rues de mon quartier. J'ai peur de leur quiétude un peu sucrée. Les façades des maisons ont un air bizarrement inerte. Sur les places, entre les grands immeubles d'angle, il y a des squares blafards, entourés d'une bordure de buis qu'encercle à hauteur d'appui un grillage noir. Cette bordure me fait toujours penser au collier de barbe qui pousse si dru, dit-on, sur le visage des macchabées. Je sais bien que ces sortes d'impressions ont dû depuis longtemps avoir été analysées, cataloguées avec d'autres symptômes morbides : je vois très bien cela dans un traité de psychiatrie où le patient est affublé pour la commodité d'un prénom familial, parfois un peu grotesque, Octave ou Jules. Ou simplement Oct. h. 35 ans.

Dans ses périodes de « vide » ou de « mal-mal », Oct. h. 35 répète que tout a l'air mort.

Toutes les maisons, les rues, même l'air, lui paraissent morts : « On sent partout des enfances mortes. Aucun souvenir d'enfance ici. Personne n'en a. Ils se flétrissent à peine formés et meurent. Ils ne parviennent pas à s'accrocher à ces trottoirs, à ces façades sans vie. Et les gens, les femmes et les vieillards, immobiles sur les bancs, dans les squares, ont l'air de se décomposer. » Je vois très bien cela. J'ai même dû voir cela, presque dans les mêmes termes, dans un traité de psychiatrie. Mais cela ne m'humilie pas. Je ne cherche pas l'originalité. Je ne suis pas sorti pour cultiver mes sensations personnelles, mais pour voir — je le désire de toutes mes forces — « l'autre aspect »; celui dont on ne parle pas dans les livres de médecine tant il est naturel, anodin, tant il est familier; celui que voient aussi Octave ou Jules dans leurs moments lucides, pendant leurs périodes de calme.

Il y a un truc à attraper pour le saisir quand on n'a pas la chance de le voir spontanément, d'une manière habituelle. Une sorte de tour d'adresse à exécuter, assez semblable à ces exercices auxquels invitent certains dessins-devinettes, ou ces images composées de losanges noirs et blancs, habilement combinés, qui forment deux dessins géométriques superposés; le jeu consiste à faire une sorte de gymnastique visuelle : on repousse très légèrement l'une des deux images, on la déplace un peu, on la fait reculer et on ramène l'autre en avant. On peut parvenir,

en s'exerçant un peu, à une certaine dextérité, à opérer très vite le déplacement d'une image à l'autre, à voir à volonté tantôt l'un, tantôt l'autre dessin.

Ici, dans ces petites rues, quand je me promène tout seul, quand je suis dans un bon jour, je parviens parfois, plus facilement qu'ailleurs, à réaliser une sorte de tour d'adresse assez semblable pour faire apparaître « l'autre aspect ».

Je ne dois pas pour cela, comme on pourrait le croire, chercher à me rapprocher des choses, essayer de les amadouer pour les rendre anodines, familières — cela ne me réussit jamais — mais au contraire m'en écarter le plus possible, les tenir à distance, les prendre un peu de loin, de haut, et les traiter en étranger. Un étranger qui marche dans une ville inconnue. Et, comme on fait souvent dans les villes inconnues, appliquer sur les choses et maintenir en avant des images puisées dans des réminiscences, littéraires ou autres, des souvenirs de tableaux ou même de cartes postales dans le genre de celles où l'on peut voir écrit au verso : Paris. Bords de la Seine. Un square.

Il n'y a rien de mieux pour ramener en avant l'autre aspect. Les maisons, les rues, les squares perdent leur air inerte, étrange, vaguement menaçant. Comme des photographies qu'on a glissées sous le verre du stéréoscope, elles paraissent s'animer, elles prennent du relief et une tonalité plus chaude.

Ce jour-là, tout allait bien. Je réussissais

assez rapidement. J'étais dans un bon jour. Je remontais. J'étais très résolu et assez calme. Je commençais déjà à sentir cette détente, cette légèreté particulière, cette indulgence, cette insouciance que j'éprouve en voyage. Les rues s'animaient. Elles prenaient de plus en plus l'air plein de charme, triste et tendre, des petites rues d'Utrillo. Les grands immeubles d'angle paraissaient osciller légèrement dans l'air gris. On aurait dit qu'un jet ténu, un mince filet de vie courait le long de leurs arêtes tremblantes.

Je poussai l'audace jusqu'à aller m'asseoir dans un square, sur une petite place, non loin de chez moi. Dans un coin, près de la barrière de buis, un arbre couvert de fleurs blanches se détachait sur un mur sombre, assez intense, presque vivant, comme il aurait pu être dans un square de Haarlem ou de Bruges. Je demandai, avec cette liberté, cette sorte de naïveté désinvolte des étrangers, à une petite vieille assise près de moi sur le banc, si elle savait le nom de cet arbre. Il y eut une lueur attendrie dans ses yeux, on aurait dit qu'elle venait justement d'y penser : « Je crois bien que c'est un alisier, Monsieur », dit-elle. Et tout devint vraiment très doux et calme. Je me sentais bien. J'avais pleinement réussi. Je me répétais, comme toujours dans mes bons moments, mes dictons favoris : aide-toi et Dieu t'aidera (« la sagesse populaire »), ou celui-là, que j'affectionne tout spécialement, je crois qu'on le cite toujours à propos du mariage, mais moi

j'aime bien l'appliquer à « la vie » : elle est comme une auberge espagnole : on n'y trouve jamais que ce qu'on y apporte. Au lieu des petits vieux sinistres, de la « vieille au crayon » qui hantait, dans des endroits probablement assez semblables à celui-ci, le triste Malte Laurids Brigge, j'ai réussi, en sachant bien m'y prendre — il faut savoir montrer qu'on les voit du bon côté, qu'on leur fait confiance — à obtenir, sur cette place d'Utrillo, cette vieille assise près de moi qui murmure des choses très douces et qui regarde l'arbre blanc.

Quoi d'étonnant si dans cet état de détente si douce où je me trouvais, je n'ai pas eu le moindre pressentiment. Rien en moi de cette inquiétude légère, de cette vague excitation — mélange de crainte et d'attente avide — que je ressens toujours avant même de les apercevoir. C'est cela sans doute qui me donne souvent l'impression que c'est moi qui les fais surgir, qui les provoque. Parfois il m'est arrivé, pendant toute la durée d'un spectacle, de sentir leur présence dans la salle sans les voir. Ce n'est qu'à la sortie que j'apercevais tout à coup, au moment où elle disparaissait à un tournant de l'escalier, la ligne furtive de leur dos ou, dans une glace, parmi la foule qui s'écoulait devant moi, leur nuque. Certains détails, en apparence insignifiants, de leur aspect, de leur accoutrement

m'accrochent tout de suite, m'agrippent — un coup de harpon qui enfonce et tire.

Là, je n'ai presque rien senti, un petit choc très amorti au moment où je l'ai aperçue se profilant dans la porte grillagée du square. Mais c'était suffisant. Je me suis levé tout de suite. J'ai traversé le square très vite, je courais presque, il ne fallait pas perdre de temps, il fallait la rattraper, la voir se retourner, il fallait s'assurer à tout prix que tout restait anodin, naturel, que tout allait bien... Pourtant c'est ce qui ne me réussit jamais — je le sais bien, cela ne me réussit jamais de chercher à me rapprocher des gens, des choses, d'essayer de les amadouer, je dois tenir mes distances, — mais je ne pouvais plus m'arrêter, c'était déjà, je le sentais, cette attraction qu'ils exercent toujours sur moi, comme un déplacement d'air qui happe, ce vertige, cette chute dans le vide...

Elle m'avait vu. Il était impossible d'en douter. Elle a aussi ce même flair surnaturel des choses. Elle sent cela : elle me sent dans son dos, et dans son dos aussi, sûrement, mon regard dans la glace, quand je la suis à la sortie d'un spectacle dans la foule. Elle m'avait pressenti, elle avait remarqué tout de suite sur le banc ma tête qui émergeait de la bordure de buis à côté des petits vieux pétrifiés, ou peut-être, juste entre les barreaux de la grille, la ligne de mes jambes croisées.

Elle avait vu cela sans même tourner la tête, avec le coin de son œil, sans regarder

per; je susurre presque tant je ploie, tant je m'efforce, me rapproche, tant je cherche à l'amadouer : « C'est si joli en ce moment, vous ne trouvez pas? Tous les ans au printemps, bien qu'on se sente vieillir, on éprouve de nouveau... » Mais elle ne s'y laisse pas prendre. Elle sent très bien mon jeu et ce qui est là, entre nous, et que je veux cacher. Je la tiens coincée : elle reste devant moi sans bouger, elle se tortille seulement un peu, il me semble qu'elle tremble très légèrement, et elle approuve ce que je dis, juste en ponctuant avec docilité chacune de mes phrases d'un bruit sifflant, un hffi, hffi aspiré, rappelant les derniers hoquets d'une petite fille qui vient de sangloter et qui se laisse consoler. Il y a quelque chose de presque touchant dans sa passivité, dans sa maladresse qui l'empêche de répondre sur le même ton; il y a même là, en comparaison de moi — je m'en rends compte vaguement — quelque chose qui ressemble à de la pureté. Mais je ne peux pas lâcher, je cherche à me rapprocher encore un peu : « C'est merveilleux, vous ne trouvez pas? cette inquiétude exquise qu'on retrouve, malgré l'âge, certains soirs de printemps. Ces arbres de Paris... Ces petits squares... » Elle acquiesce, elle sourit de son sourire crispé... enfin elle se décide, ses yeux courent comme traqués, elle se tortille plus fort, elle me tend le bout de ses doigts durs, sa voix se fait toute mince, presque étranglée... « Je crois qu'il est très tard, je suis un peu en retard, je crois que je dois filer » (ce

Il traverse vite la pièce et court se placer le dos tourné à la porte, devant la cheminée sur laquelle il fait semblant de ranger des papiers. Il a, comme elle, ces bonds furtifs, ces préparatifs de la dernière seconde, ces rétablissements rapides : on peut le surprendre parfois, rajustant en hâte son visage derrière la porte avant qu'on ouvre.

Elle se tient dans la porte... Et cela commence presque tout de suite entre eux... Leurs déroulements de serpents... Mais je sens que je n'y suis plus très bien, ils ont pris le dessus, ils me sèment en chemin, je lâche prise... Elle doit demander quelque chose, il refuse, elle insiste. Cela porte presque sûrement sur des questions d'argent... Je me rappelle le jeune homme efflanqué qui ressemble à Valentin-le-Désossé, quand il se penchait vers moi : « Julien Green?... ou Mauriac?... On dit qu'il se lève la nuit, ramasse de vieux journaux... » Ils s'amuseraient beaucoup de moi maintenant... Il doit y avoir des bruits de coups, des cris... Et puis le silence. Encore quelques claquements de portes. Une odeur de valériane dans le petit couloir... C'est accompli... La voilà qui ressort déjà, yeux et joues encore rouges. Elle se hâte à grands pas, le dos humble et furtif comme toujours. Seul le cou tendu en avant est plein d'une raideur agressive et la tête a l'air d'un poing serré : « Ce qu'il a été carne », se dit-elle.

Elle est fermée maintenant, murée de toutes parts, beaucoup plus forte que tout à

l'heure. Elle ne me verrait pas, elle ne me remarquerait même pas, cette fois, si je me tenais blotti, comme je fais parfois, sous le porche d'en face, les yeux fixés sur la double porte vitrée qui luit au fond du vestibule comme une eau noire, attendant de les voir surgir. Ou peut-être elle me lancerait juste en passant un regard de côté, un coup d'œil complice et amusé, si elle m'apercevait par hasard, blotti là, sous le porche, à guetter.

Rien ne les amuse autant, dans leurs bons moments, quand ils se sentent assez forts, que ces sortes chez moi de petites faiblesses. Ils s'en amusent parfois beaucoup. Ils jouent. Me mordillent même un peu en passant, juste pour me taquiner, et je me laisse toujours faire.

Je me souviens de lui, une fois... Il est beaucoup plus fort qu'elle dans ces jeux... Parfois même très subtil. Je l'avais croisé dans l'escalier. Il m'avait reconnu tout de suite, il avait ri de son gros rire faussement bonhomme : « Eh bien, tiens, c'est bien vous ? Je me demandais si c'était vous qui montiez là si vite... Toujours pressé, hein ? hein ? où courez-vous comme ça ? Toujours préoccupé ? hein ? Toujours inquiet ? »

Tout de suite je perds pied avec lui, je réponds timidement, en bafouillant un peu, avec un sourire déjà un peu honteux, gêné. Il sent vaguement avec son flair subtil quelque

chose en moi, une petite bête apeurée tout au fond de moi qui tremble et se blottit. Il cherche, comme on fouille avec le bout d'une tige de fer pour dénicher un crabe dans un creux de rocher, d'abord un peu au hasard :

« Eh bien, toujours des projets cette année? des voyages? la Corse? l'Italie? hein? hein? »

Il sent remuer quelque chose, il serre de plus près, il appuie. Sa grosse masse boursoufflée avance sur moi, m'aplatit contre le mur :

« La Grèce? Le Parthénon? hein? hein? Le Parthénon? Les musées? Les mystères d'Éleusis? hein? Vous êtes allé à Éleusis? L'art? Florence? Les tableaux? Les Offices? Vous êtes allé voir cela? hein? hein? »

Je recule, je me fais tout petit contre le mur, je baisse les yeux... il sent maintenant que c'est bien là, il enfonce la pointe de fer, il pique tout droit, il rit : « Et Sceaux? Qu'en pensez-vous? Sceaux-Robinson? hein? Vous connaissez cela? »

La petite bête apeurée se blottit tout au fond, ne bouge plus — il la tient... « Et Bagneux? Ça ne vous dit rien? Et Suresnes? Ça ne vous dit rien, hein, cela? Bagneux? Sceaux-Robinson? »

Il s'amuse énormément. A la fin il me lâche : je lui fais peut-être pitié ou je le dégoûte trop peut-être, ou bien il a obtenu ce qu'il voulait, il se sent apaisé, ou peut-être désire-t-il terminer en beauté, ne pas laisser de traces — cela lui ressemble... Il s'écarte un peu, il regarde au loin, l'air subitement sérieux, son air un peu ému, sincère, qui lui donne tant de charme : « Ah! oui, pour moi ce sont de bons

souvenirs, tout cela, Suresnes... Le Pont de Saint-Cloud... J'y vais encore quelquefois. Je me souviens, autrefois, les dimanches après-midi, vous n'étiez pas encore né, hein, à cette époque-là... » Il rit de son bon gros rire... Il me donne de grandes tapes sur l'épaule... Je commence presque à douter... Qu'ai-je donc été chercher ? Je tombe même sous le charme. J'acquiesce de bon cœur, et il me quitte enchanté, après une dernière bonne grosse tape amicale, protectrice, sur l'épaule.

C'est juste après, quand il est déjà parti, que je sens en moi, sans pouvoir le situer, un malaise vague, comme une démangeaison légère que je gratte ici et là, une brûlure comme celle que laisse le contact de l'ortie.

Ils aiment ainsi s'amuser un peu de moi de temps en temps, à leur manière, insidieuse et subtile. Je ne leur fais pas peur. Cela arrive rarement que je les surprenne comme elle tout à l'heure devant le square, quand je l'ai saisie en plein mouvement, à un moment où elle ne s'y attendait pas, quand elle a fait son bond de côté et qu'elle s'est tortillée sous mon regard, fragile et nue comme un bernard-hermite qu'on a tiré hors de sa coquille. Mais cela n'a pas été long, elle s'est ressaisie très vite, dès qu'elle a eu tourné l'angle de la rue ; elle a retrouvé sa coquille bien vite, sa carapace où elle se tient à l'abri.

Elle est bien protégée, inattaquable, fer-

mée, gardée de toutes parts... Personne ne peut l'entamer. Personne ne la reconnaît, quand elle passe, avec sa tête crispée, ses yeux saillants et durs fixés droit devant elle, son air têtue et sûr d'insecte.

Personne ne les reconnaît, quand elles sortent et vont, comme elle, longeant les murs, avides et obstinées.

Elles se tiennent derrière les portes. Elles sonnent. Le nerveux-de-la-famille, replié au pied de son lit, tapi au fond de sa chambre qui donne sur la petite cour humide, entend leur coup de sonnette. Il l'attendait, les yeux fixés sur son réveil : un petit coup précis qui n'arrivera jamais en retard, mais plutôt en avance, toujours plutôt cinq minutes en avance. Il le reconnaît tout de suite : furtif, un peu quêteur, et déjà agressif, implacable. Un petit coup bref et froid qui se répétera à intervalles réguliers, calmement espacés, autant de fois qu'il sera nécessaire pour qu'on ouvre.

Elles sont derrière la porte. Elles attendent. Il sent comme elles se déplient, se glissent insidieusement vers lui. Elles palpent. Elles tendent vers le point sensible, un point vital en lui, dont elles savent exactement l'emplacement, leurs ventouses.

Personne ne les reconnaît, sauf lui, quand elles se tiennent sur les seuils, lourdes comme ces poussahs lestés de plomb à leur base qui

se redressent toujours quand on les couche par terre, quand on les jette par terre, les renverse. Elles se redressent toujours. On a beau les griffer, les mordre, les jeter dehors en hurlant, les secouer, les lancer en bas de l'escalier — elles se relèvent, légèrement endolories, tapotent les plis de leur jupe, et reviennent.

Personne ne les reconnaît, quand elles passent, correctes, soigneusement chapeautées et gantées. Elles reboutonnent attentivement, avant d'entrer, leurs gants, sous le porche. Les concierges qui prennent le frais, assises sur le pas de leurs portes, les après-midi d'été, les regardent passer : des grand-mères à qui on ne laisse pas assez souvent voir leurs petits-enfants, des filles qui vont rendre visite au moins deux fois par semaine à leur vieux père, ou bien toutes sortes de femmes délaissées, de femmes maltraitées qui viennent s'expliquer.

Autrefois, quand elles étaient encore toutes jeunes, beaucoup moins résistantes, moins fortes, un œil très exercé aurait pu les déceler — avides déjà et lourdes, toutes lestées de plomb — en train de guetter, d'attendre, sur les banquettes de peluche des cours de danse, ou dans des salles de bal, ou bien dans des casinos de plages à la mode, assises à l'heure du thé autour des petites tables, près de leurs parents. Quelque chose d'épais et d'âcre filtrait d'elles comme une sueur, comme un suint. Toutes sortes de petits désirs rampants, mordants, se déroulaient en elles comme des pe-

tits serpents, des nœuds de vipères, des vers : des désirs secrets et corrosifs, un peu dans le genre de ceux de la Bovary. Elles regardaient passer devant elles, glissant sur les parquets, des jeunes gens élégants qui ressemblaient beaucoup, aussi, à ceux que la Bovary avait remarqués autrefois, au bal. Ils avaient le même air, les mêmes mouvements dégagés et souples du cou; ils laissaient comme eux flotter au hasard leurs regards indifférents; ils avaient la même expression de satisfaction distante, un peu obtuse. Les tentacules qui sortaient d'elles déjà, ces petites ventouses qui sucent, qui palpent, les effleuraient à peine. C'est à peine s'ils sentaient une sorte de chatouillement, comme si des fils légers de la Vierge les frôlaient, s'accrochaient à leurs vêtements, mais ils les détachaient sans même y prendre garde, tout en avançant. Elles les regardaient qui glissaient tout près d'elles sans les voir, fixant dans le vide leurs yeux élégamment inexpressifs et froids de carpes, se dirigeant avec sûreté, loin d'elles, guidés par de mystérieux, d'indécélables courants.

Plus tard, la nuit, dans leurs lits, elles devaient sangloter, tordre leurs bras avec emphase, chercher à comprendre, implorer la Providence...

Mais petit à petit elles avaient acquis de l'expérience, de l'assurance. Elles avaient réussi petit à petit, avec ces à peine perceptibles mouvements, si délicats, de l'oiselet, cet infailible instinct qui lui fait trier exactement ce dont il a besoin pour se construire son nid.

elles avaient réussi à attraper, par-ci par-là, dans tout ce qu'elles trouvaient autour d'elles, des bribes, des brindilles qu'elles avaient amalgamées pour se construire un petit nid douillet, à l'intérieur duquel elles se tenaient, bien protégées, gardées de toutes parts, bien à l'abri.

C'était extraordinaire de voir avec quelle rapidité, quelle adresse, quelle vorace obstination, elles happaient au passage, faisaient sourdre de tout, des livres, des pièces de théâtre, des films, de la plus insignifiante conversation, d'un mot dit au hasard, d'un dicton, d'une chanson, de tableaux, de chromos — *Enfance, Maternité, Scènes champêtres*, ou *Les joies du foyer*, ou bien même des affiches du métro, des réclames, des préceptes édictés par les fabricants de poudre de lessive ou de crème de beauté (« Madame, si vous voulez savoir ce qui retiendra près de vous votre mari... »), des conseils de Tante Annie ou de l'Abbé Soury, — c'était extraordinaire de voir comme elles savaient saisir dans tout ce qui passait à leur portée exactement ce qu'il fallait pour se tisser ce cocon, cette enveloppe imperméable, se fabriquer cette armure dans laquelle ensuite, sous l'œil bienveillant des concierges, elles avançaient — soutenues par tous, invincibles, calmes et sûres : des grand-mères, des filles, des femmes maltraitées, des mères, — se tenaient derrière les portes, appuyaient de tout leur poids sur les portes comme de lourdes catapultes.

Il m'est arrivé parfois, étant assis près

d'elles dans une salle de spectacle, de sentir, sans les regarder, tandis qu'elles écoutaient près de moi, immobiles et comme pétrifiées, la trajectoire que traçaient à travers toute la salle ces images, jaillies de la scène, de l'écran, pour venir se fixer sur elles comme des parcelles d'acier sur une plaque aimantée. J'aurais voulu me dresser, m'interposer, arrêter ces images au passage, les dévier, mais elles coulaient avec une force irrésistible droit de l'écran sur elles, elles adhéraient à elles, et je sentais comme tout près de moi, dans l'obscurité de la salle, immobiles, silencieuses et voraces, elles les agglutinaient.

Je devais avoir un air un peu bizarre; je m'en apercevais aux regards légèrement étonnés, amusés des passants. Je marchais très vite, je courais presque, comme cela m'arrive dans mes moments d'excitation, quand je m'abandonne à des divagations de ce genre, à mes « visions », comme j'aime les appeler pompeusement. Je devais sourire tout seul : quelqu'un, en me frôlant, me glissa d'une voix aiguë : « Oh! qu'il a l'air content... »

J'étais très content, en effet, très satisfait. Je courais, je volais à travers le boulevard, droit vers le petit café où je savais que je pourrais le trouver à cette heure-là, j'avais terriblement envie de le voir, de lui faire part tout de suite, il fallait battre le fer tant qu'il est chaud, ne pas perdre de temps... Il était

là, en effet, assis à notre place habituelle dans l'une des salles du fond; il m'attendait, le vieux frère, l'« alter », comme nous nous appelions autrefois mutuellement, le vieux comparse.

J'ai vu, à la lueur aguichée qui coula de ses yeux mi-clos, qu'il avait compris tout de suite, en m'apercevant, que ce serait un bon jour, que j'apportais un morceau d'importance. Il me connaît. Il y a longtemps que je l'ai habitué à mes jeux. Je l'ai dressé. Notre complicité remonte encore au temps où nous nous amusions, isolés loin des autres dans un coin de la cour du lycée, à dépecer délicatement, par petits morceaux, nos camarades, nos maîtres, nos parents, les amis de nos parents, et jusqu'aux boutiquiers de notre quartier, à qui nous avions recours quand le stock commençait à s'épuiser. Depuis, à ses moments perdus, je l'entraîne. Il est du reste très doué. Sa branche à lui, du temps de nos ébats d'écoliers, était l'imitation. Il était excellent. Je lui promettais qu'il serait un grand acteur. Nous nous complétions bien : le dépeçage préalable l'aidait à découvrir des finesses, des expressions ou des intonations d'une grande subtilité. Maintenant il ne fait que bricoler un peu, à ses moments perdus, poussé par moi, toujours content s'il peut à l'occasion me donner un petit coup de main. Mais ce que j'apprécie surtout en lui, c'est qu'il continue à me faire crédit toujours, comme autrefois, au temps où je me pavanais devant lui, plein d'assurance, dans la cour du lycée, comme si

rien n'avait changé, comme s'il n'avait jamais remarqué ce que je suis devenu depuis.

Je me laisse glisser contre lui sur la banquette de toile cirée, le dos à la glace. La petite salle est chaude, toute remplie de fumée.

Nous sommes là tous les deux, comme autrefois, serrés l'un contre l'autre, isolés de tous les autres.

J'éprouve cette sensation délicieuse, douillette, qu'on a au moment de plonger dans un bain tiède. Je ne me presse pas. Je savoure. Il attend patiemment. Enfin doucement je plonge... « Je l'ai vue, tu sais, je l'ai revue, elle a surgi brusquement, à un moment où je ne m'y attendais pas, pendant que je me prélassais sur un banc, dans un square. Toujours à leur manière : des personnages à la Pirandello. C'était si fort, cette fois, que j'ai failli ne pas y croire. J'ai couru derrière elle, naturellement, c'était plus fort que moi, je l'ai rattrapée, elle a eu peur, elle n'était pas assez préparée, elle tremblait littéralement... Tu sais : leurs peurs... comme ils tremblent, se tortillent, leurs hontes... on n'ose pas saisir leur regard... tu te souviens... les gens-qui-vous-donnent-chaud ? Elle a fait, en se retournant, un bond, le derrière rentré, un vrai bond d'hyène, horrible... » Il me semble qu'il laisse couler sur moi, de sa paupière baissée, délicieux comme un courant chaud qui me parcourt, son regard appréciateur... « Mais après, dès qu'elle s'est échappée, j'ai vu tout à coup, dans l'expression de son dos, quelque chose qui m'a frappé, quelque chose d'avid

et de lourd. Une sorte de détermination terrible... Elle allait chez le vieux, c'est certain. Écrasant tout. Une force aveugle, implacable. Une catapulte. C'est là que cela m'est venu... » Il sourit : « Ah ! c'est donc toujours cela ? Cela te reprend ? Tu te rappelles la fois où nous avons tant ri... Nous avons imaginé que je flânerais un jour dans un musée ou bien dans une exposition quelconque et que je verrais tout à coup sur le mur, à côté du *Portrait de M^{me} X.* ou de *la Jeune Fille au Perroquet*, quelque chose que je reconnaîtrais tout de suite, à vingt pas, comme étant de toi, portant indiscutablement ta griffe, ta marque... Il rit... A côté de *la Jeune Fille à l'Éventail*, un portrait exquis, ton œuvre, comment l'appelais-tu donc ?... ah ! oui... c'était bien de toi... *l'Hypersensible aux...* » C'est vrai, comment avais-je pu oublier, cela me revient maintenant, *l'Hypersensible-nourrie-de-clichés...* Son nom... C'était ainsi que je l'avais déjà appelée autrefois... C'est vrai... C'est ainsi qu'elles sont toujours, mes découvertes... C'est à cela qu'aboutissent le plus souvent mes états de triomphe, d'euphorie : à prendre pour des trouvailles de vieilles choses oubliées... A res-sasser sans fin...

Mais je me cramponne encore : « Écoute, mais blague à part, cette fois je crois que je tiens le bon bout, que je suis sur la bonne piste... » Je lui raconte tout : les goules tapis-sées de ventouses qui attendent derrière les portes, les catapultes, les poussahs, les vierges à l'ancienne mode, affalées sur les banquettes

des salles de bal, les grand-mères aux lèvres pincées qui reboutonnent leurs gants avant de sonner, les larves qui agglutinent dans l'obscurité des salles de cinéma leurs cocons de clichés... Je sens qu'il n'aime pas cela, mais je veux absolument le convaincre, j'insiste : « Je t'assure, il me semble que maintenant je les vois : tous ces remous en eux, ces flageolements, ces tremblements, ces grouillements en eux de petits désirs honteux, rampants, ce que nous appelions autrefois leurs « petits démons », un seul mot, une seule bonne grosse image bien assenée, dès qu'elle pénètre là-dedans, c'est comme une particule de cristal qui tombe dans un liquide sursaturé : tout se pétrifie tout à coup, se durcit. Ils se recouvrent d'une carapace. Ils deviennent inertes et lourds... Je les vois — le vieux aussi, malgré ses airs désabusés, ses airs de « celui qui a tout compris, tout pardonné », qu'il prend toujours, le vieux aussi, il est exactement comme elle, ils se ressemblent — je vois la scène entre eux, comme ils s'affrontent, comme ils luttent front contre front, engoncés dans leurs carapaces, leurs lourdes armures : « Je suis le Père, la Fille, mes Droits. » Ils sont enfermés là-dedans. Ils ne peuvent se décrocher... La lutte aveugle et implacable de deux insectes géants, de deux énormes bousiers... »

Mais il a toujours son air un peu mécontent. Il paraît mal à l'aise, gêné, il pose la main sur mon bras : « J'ai pensé à toi, justement l'autre jour : je l'ai rencontré, lui, le

trées au fond de sa gorge. Cela te rendait malade... Tu la haïssais tellement... » Il réfléchit : « Curieux, au fond, que ce soit aussi un mot que tu affectionnes... ton mot à toi... » Nous nous taisons. Je sens qu'il craint de m'avoir atteint quelque part très loin, à un endroit particulièrement sensible. Il cherche à rebrousser chemin. Il veut me donner un léger dédommagement : « Mais au fond, moi je ne sais pas... tu as peut-être raison... tu as sûrement raison, en tout cas, pour toute une catégorie de gens... Comme par exemple ma mère, ma tante... les « revendicatrices »... pour elles, je ne dis pas... à elles ta petite idée s'applique vraiment très bien... Imagine-toi que l'autre jour... » Je le sens qui va glisser maladroitement vers l'anecdote, le raconter (ce que je déteste le plus), mais je fais un effort pour avoir l'air de m'intéresser, je lui pose des questions, je raconte à mon tour : il ne faut à aucun prix laisser se refroidir cette eau torpide et douce où nous nous sommes plongés — notre intimité — ce bain tiède.

*On revient, comme
à l'in
ambré*

Nous restons là longtemps encore, de plus en plus amollis, affaiblis, à tremper, à ressasser sans fin... La salle est presque vide. La fumée me mange les yeux. J'éprouve un malaise vague, comme un mal de cœur léger — un agacement, comme lorsqu'on a croqué longtemps sans pouvoir s'arrêter des cacahuètes ou des grains de tournesol, ou quand on se ronge les ongles. J'ai l'impression de mâcher à vide. Je voudrais me lever, partir,

mais je n'ose pas affronter ce sentiment d'arrachement, de froid, et aussi cette gêne pénible qui nous saisit chaque fois au moment de nous séparer, après nos petites parties de plaisir.

Je le savais bien. Je le savais déjà très bien, tout au fond de moi, tandis que je courais, plein de joie, d'espoir, vers le café, je savais que je ferais mieux de rentrer chez moi, me terrer dans mon coin, examiner tout seul, sans la montrer à personne, ma découverte, faire encore un effort, pousser plus loin, tout seul. Mais c'est plus fort que moi : je ne peux pas résister à ce besoin, dès que je sens poindre au loin le moindre semblant de succès, de retarder l'effort final, de me détendre tout de suite, de jouer, de savourer sans fin l'attente, à ce besoin, surtout, toujours, de me galvauder. C'est cela qui me perd, je le sais. La voilà maintenant, ma belle trouvaille, ma petite « vision », voilà ce qu'elle est devenue, après que nous nous fûmes livrés sur elle une fois de plus à nos jeux d'enfants malsains, nos jeux de chats : elle gît entre nous deux maintenant, déchiquetée, inerte et grise, une souris morte.

« De qui médisez-vous ? » cela vient de me lacérer tout à coup. Cela me transperce et me cloue là, sur ma banquette. (Rien que de me rappeler cela, maintenant, comme on dit : « le rouge me monte aux joues », j'ai chaud.)

« De qui médisez-vous ? » Elle s'était approchée de nous, elle s'était glissée entre les tables sans que nous l'ayons vue, nous étions cette fois encore si absorbés, penchés l'un vers l'autre, en train de parler, tout excités, occupés à nos jeux favoris.

« De qui médisez-vous ? » Nous avions tressauté, nous avions fait juste quelques soubresauts légers, comme des grenouilles galvanisées, avant de nous pétrifier, cloués sur notre banquettes, avec sur notre visage un faible sourire figé. Le coup était très bon. Un de ces coups adroits et sûrs, comme ils savent en donner, semblable aux coups de dard merveilleusement précis par lesquels certains insectes paralysent, dit-on, leurs adversaires en les frappant exactement dans leurs centres nerveux. Le premier moment de stupeur passé, quand nous revînmes à nous, je sentis que mon ami me jetait un de ses regards admiratifs (hé! hé! ce n'est pas mal...), il m'attribue toujours ces sortes d'apparitions, il lui semble aussi, comme à moi, que c'est moi qui les fais surgir, qui les provoque.

Elle s'assit à notre table — « Je ne dérange pas ? » — elle était sûre d'elle cette fois, pleine de désinvolture. C'est sa présence à lui, je le sais, qui la rend ainsi. Il y a quelque chose d'insaisissable en lui, qu'ils sentent tous immédiatement, qui les contient, les empêche de déborder : il agit sur eux comme le moule de plâtre sur les os trop mous ou déformés, il les maintient droits, les redresse ; au contraire de moi qui exerce toujours sur eux une in-

fluence mystérieuse comme celle de la lune sur les marées : je provoque en eux toujours des courants, des lames de fond, des remous ; avec moi ils se soulèvent, s'agitent, débordent, je les lâche ; lui, au contraire, sans le vouloir probablement — ces choses-là, c'est toujours inconscient — il les tient. Nous nous neutralisons en tout cas, lui et moi, et même il l'emportait : elle paraissait maîtresse d'elle-même, très calme. Elle semblait m'ignorer. Ils s'étaient mis à parler entre eux du livre qu'elle tenait sous le bras (je crois que c'était quelque chose comme *les Stèles* de Segalen). Je sais que dans cet état de salutaire assouplissement où il la tient, elle ne compte guère avec moi, elle me traite comme quelqu'un de négligeable ; je sais qu'elle me trouve toujours, quand elle est dans cet état, un peu infantile et fruste, assez inculte. J'ai senti cela tout de suite à l'air légèrement négligent avec lequel elle écoutait, avant de se détourner de moi, les quelques remarques que j'essayais de glisser dans leur conversation en bafouillant. Je suis si influençable, moi aussi, si suggestible. L'impression que les gens ont de moi déteint sur moi tout de suite, je deviens tout de suite et malgré moi exactement comme ils me voient.

Je faisais pourtant de mon mieux pour glisser, dès que je le pouvais, mon grain de sel dans leur conversation, mais sans aucun succès, d'une voix timide et mal posée, cette voix que j'ai toujours dès que je ne me sens pas sûr de moi. Cela me travaillait, ce besoin

qui me tourmente comme une démangeaison, dès que je la vois, de me rapprocher d'elle, ce besoin de l'amadouer, de la séduire.

Au moment de nous séparer, tandis qu'elle me serrait la main, dehors, sur le trottoir, je vis, pendant un court instant, très rapide, de nouveau son regard traqué : elle avait hâte maintenant de nous quitter, elle avait peur, sans doute, de se trouver seule avec moi.

Seulement, cette fois, je ne me laisse pas faire : « Ah ! vous allez par là ? Eh bien, mais justement c'est mon chemin, je peux passer par là aussi... Mais non, mais pas du tout, ça ne m'allonge pas... » Elle voudrait se dégager, mais il n'y a pas moyen, je m'attache à elle, je la suis... nous traversons le carrefour, nous enjambons ensemble les trottoirs, nous nous engageons dans le boulevard de Port-Royal... Je colle à elle comme son ombre... « Du réchauffé, cela, dirait-elle, les petites promenades de ce genre. Un procédé. Un peu à la manière de Dostoïevsky. De vagues réminiscences de scènes un peu semblables dans *l'Éternel Mari* ou dans *l'Idiot*... De la littérature... » Je sais bien... Je sais qu'il est infiniment plus vraisemblable qu'après lui avoir serré la main, je sois rentré chez moi. Je sais que c'est ainsi que cela a dû se passer : j'ai dû « filer » de mon côté, l'échine un peu pliée, penché un peu en avant pour mieux contenir, pour mieux porter jusqu'à chez moi ce poids, cette douleur pesante que je sentais en moi ; j'ai été me cacher dans mon coin comme un chien malade. Seulement j'en ai

assez. Je ne veux plus de cela. Assez. Ils m'ont assez « eu », comme on dit. Ils se sont assez joués de moi. Je ne me laisserai plus faire. Je ne lâcherai pas. Je ne lâche pas... Nous marchons tous les deux côte à côte. Nous voici longeant le mur du boulevard de Port-Royal : un long mur triste d'asile ou d'hôpital, un de ces murs que Rilke rencontrait partout, dans ses promenades mélancoliques, lors de ses premiers séjours ici. C'est sur ce mur que se détache toujours pour moi le fiacre au fond duquel se ballottait, sur son cou entouré de bandages, la tête livide de l'homme au pansement. Il n'y a rien de tel aujourd'hui pour donner à un mur quelque chose d'un peu tragique, de scénique, d'assez hallucinant, que de projeter sur lui la forme noire, irréaliste et aiguë d'un fiacre.

Ce mur me convient très bien comme fond. Nos silhouettes sombres se découpaient sur lui : elle, son dos aplati, ses jambes maigres lancées en avant, sa tête tendue en avant comme un poing, ses yeux saillants et durs fixés droit devant elle ; moi, trotinant à son côté, tourné vers son profil, avec sur mon visage ce sourire étrange, obséquieux, sinistre, niais, exaspérant, qui apparaissait parfois, à des moments semblables, sur la face de l'Éternel Mari. Mais attention. Je ne joue plus. Nous voici arrivés. Attention. Rien ne va plus. Les jeux sont faits. Nous voici arrêtés maintenant, l'un en face de l'autre, au coin de la rue Berthollet. Elle me regarde. Ses yeux ne courent pas. Ils sont fixés sur moi. Deux

grosses billes dures qui appuient sur mes yeux : un reste de son assurance de tout à l'heure... ou bien elle sent ce qui se prépare et elle appuie de toutes ses forces sur moi pour me repousser, me contenir. Mais elle ne m'arrêtera pas.

Il y a des mots — anodins en apparence comme des mots de passe — que je ne prononce jamais devant elle, je m'en garde bien. Je les contourne toujours de très loin, je prends des précautions pour les éviter, je surveille toujours, quand elle est là, tous les abords, pour les empêcher de surgir, et si quelqu'un, dans son ignorance, dans son innocence, les prononce en sa présence devant moi, je fais semblant, pour la rassurer, de ne rien voir, je prends cet air inconscient, faussement distrait, qu'affectent dans la chambre d'un malade les gens délicats ou timorés au moment où l'on apporte la chaise percée ou le bock à lavement.

Ces mots me font très peur. J'aurais l'impression, en les disant devant elle, d'arracher un pansement et de mettre à nu une plaie à vif... « l'Écorchée vive... » « l'Hypersensible... » il me semble que je mettrais à nu ses plaies.

Mais cette fois, je suis décidé, calme comme le chirurgien devant la table d'opération quand il enfile ses gants et prend sa pince : je saisis délicatement un des coins du pansement... je tire. « Et Monsieur votre père ? Comment va-t-il ? On m'a dit que vous aviez déménagé ? Vous n'habitez plus avec lui ? » Ses yeux courent de côté et d'autre

comme cherchant une issue pour fuir, une crampe lui tire la joue, sa tête est toute crispée, tendue, comme prête à craquer, elle ne dit rien — elle ne doit pas pouvoir parler — je rassemble tout mon courage et je tire, j'arrache tout : je dis, en articulant chaque mot (j'ai si peur qu'il me semble que je crie, ma voix résonne sur tout le boulevard) : « Ça doit être dur pour vous. La famille. On a beau dire. Un père. Rien ne peut remplacer cela. Un père, un refuge, un havre, un port dans les intempéries de la Vie. Le plus sûr soutien... » Je regarde. Comme dans les contes de fées, dès que l'incantation magique a été prononcée, le charme opère, la métamorphose se fait : il se produit dans tous ses traits comme un glissement, il me semble qu'ils se défont, s'étirent et tremblent comme reflétés dans l'eau ou dans un miroir déformant, et puis son visage devient tout plat, sa tête s'affaisse dans ses épaules et pend un peu en avant vers moi d'un air quêteur, ses yeux se remplissent de larmes, elle renifle et s'essuie le nez d'un geste infantile, avec le revers de sa main : « Ah ! hffi, vous trouvez ? Vous croyez aussi ? Vous savez, c'est dur avec lui. Il ne peut pas comprendre... Il y a des moments... C'est dur pour une femme seule, vous savez. Et je n'ai plus personne que lui... »

Cela me donne envie, à la voir ainsi aplatie, vautrée devant moi, offerte, de la prendre par son cou tendu et de la lancer par-dessus les toits, je voudrais la voir, comme les sor-

cières des contes de fées, voler par-dessus les cheminées, poussant des cris aigus, tricotant l'air de ses jambes crochues, les pans de son manteau noir déployés au vent. Mais nous ne sommes pas, malheureusement, dans un conte de fées. Je dois maîtriser en moi le dégoût, la haine qui monte. Rester calme. Ne pas lâcher.

Il aurait beau maintenant, l'alter, me dire encore de me méfier — elle est si subtile, si fine, elle a compris mon jeu, sûrement, et me joue peut-être en retour la comédie pour se moquer de moi, pour me « faire marcher » — je ne le croirais pas. Non, il n'y a pas de danger. J'ai prononcé les mots qui arrêtent chez elle tout net les plaisanteries, les ricanelements, les airs cyniques et dégoûtés, et qui lui font baisser la tête religieusement comme le son de la clochette pendant la messe fait baisser la tête aux croyants. J'ai ouvert la porte du Domaine Sacré où elle n'avance qu'avec le plus profond respect, pleine de crainte, où elle ne se permettrait jamais — oh ! non, pas dans ce domaine-là, ce serait trop indécent, trop risqué, — de faire l'esprit fort... Nous sommes entrés dans le Domaine Sacré de « la Vie », comme ils l'appellent, des « Réalités », des « dures Nécessités », comme ils disent en soupirant, en opinant de la tête, l'air résigné : « C'est la vie, que voulez-vous ? les dures réalités de la vie... » Ici elle hésite toujours, elle a peur, elle ne sait pas, elle ose si peu se fier à elle-même, elle se sent si peu sûre, elle a besoin qu'on l'approuve, qu'on

la guide... Oh! elle est très modeste, pas raffinée, pas « snob » du tout, oh! non, pas quand il s'agit de cela... les élégances, les raffinements, c'est bon pour d'autres, voyez-vous, elle ne peut pas se les permettre, ce n'est pas à la portée de sa bourse. Ce qu'elle cherche, c'est à éviter surtout ce qui pourrait étonner ou paraître anormal, déplacé, les prétentions, les bizarreries; elle se contente modestement d'articles bien éprouvés, solides et peu coûteux; la confection, les bons articles de série lui conviennent tout à fait, et même, je l'ai remarqué, elle aurait plutôt une certaine prédilection, qui pourrait paraître presque perverse à quelqu'un qui la connaît, pour la plus misérable camelote très bon marché, la plus vulgaire pacotille de bazar.

Comme le petit employé ou le petit rentier, quand il choisit sa salle à manger ou sa chambre à coucher, s'enquiert, à la fois anxieux et un peu honteux, auprès du vendeur — tant il a peu confiance dans son propre goût, tant il se sent désemparé et n'ose se fier à ses propres impressions, montrer ses prédilections — si le tableau qu'il veut acheter pour le placer au-dessus de la cheminée est « bien », « ferait bien » dans cet « ensemble », parmi ces meubles, s'accorderait avec le papier et la teinte des rideaux, ainsi elle va, le visage soumis, niais, tout plat, demandant, — elle ne sait pas, il faut qu'on la conseille, qu'on la rassure, elle a si peur de se tromper, elle n'ose se fier à elle-même, — elle va demandant : « Ah! oui, vraiment,

vous trouvez que j'ai raison, que c'est naturel, normal que je souffre ainsi et qu'il me manque tellement, que j'aie encore, même à mon âge, tellement besoin de lui... Ah! vous trouvez? Vraiment?... Parce que lui, voyez-vous, il ne peut pas comprendre ça... »

C'est pour obtenir leur réponse, pour se concilier leur adhésion, leur soutien, qu'elle se tient devant eux, comme je la vois devant moi maintenant, les mains modestement croisées dans un geste de bonne femme, le visage effacé, délavé; c'est pour obtenir leur entière approbation, bien montrer qu'elle est des leurs — le moindre regard critique, le moindre mouvement de recul de leur part lui ferait si peur — qu'elle s'est accoutrée ainsi, sans doute, je la regarde : elle est toute en noir avec des bouts de crêpe, sûrement le deuil d'une grand-mère ou d'une tante; qu'elle a mis ces gants de fil gris et ces bas de coton noir à grosse trame qui lui font sur les jambes des marbrures; c'est pour mieux se confondre avec eux, montrer sa soumission, passer inaperçue... comme cet accent, aussi, qu'elle prend, un accent débile et mièvre, aux voyelles rampantes. Avec eux rien de mordant, d'agressif, ne perce jamais dans son accent.

Aussi ils s'y trompent toujours, ils ne se méfient jamais. Les femmes qui se croisent sur le seuil de leur porte ou bien dans l'escalier, leur filet à la main, la regardent avec sympathie. Rien de louche en elle, rien d'indécent, de vaguement inquiétant, ne les incite à se méfier. Elle n'aura pas besoin de guetter,

attend avec respect, sans oser les brusquer, que leurs raisonnements dépliant devant elle lentement leurs longs anneaux visqueux, et elle opine de la tête, hffi, hffi, l'air recueilli, intéressé, c'est à peine si elle se risque timidement à les ramener dans le droit chemin quand elles s'écartent un peu trop, perdent de vue le but : « Oh ! oui, bien sûr, je comprends, mais moi, voyez-vous, ce n'est pas du tout pareil, il n'a plus que moi au monde, vous savez, depuis la mort de ma pauvre maman... » Elles hochent la tête : « Bien sûr, c'est un égoïste, vraiment des gens comme ça ne devraient pas avoir le droit de mettre au monde des enfants. Et quand on pense qu'il y en a tant qui seraient heureux d'avoir dans leurs vieux jours leur fille près d'eux pour les soigner. Mais vous auriez bien tort, allez, de vous laisser faire. Il y en a beaucoup, je vous assure, qui seraient moins délicats que vous et qui ne se seraient pas gênés, qui n'auraient pas consenti, tout simplement, à se séparer de lui. Après tout, il aura beau faire, vous serez toujours sa fille, il sera toujours votre père. On ne va pas contre ça, allez. »

Elle absorbe avec avidité leurs mots lourds comme du plomb qui coulent au fond d'elle et la lestent. Elle s'abandonne, toute lourde, inerte entre leurs mains — une chose inanimée qu'elles vont pousser, qu'elles vont lancer sur lui, qui avancera sur lui avec le mouvement précis, aveugle, inexorable, de la torpille qui suit sa trajectoire. Rien ne l'arrêtera, ne la fera dévier.

Le masque — c'est le mot que j'emploie toujours, bien qu'il ne convienne pas très exactement, pour désigner ce visage qu'il prend dès qu'elle entre, ou même avant qu'elle n'entre, quand il entend seulement le chatouillement de sa clé dans la serrure ou son petit coup de sonnette rapide, mordant, ou, venant de l'entrée, sa voix amenuisée, si douce, ou simplement dès qu'il sent — il a des antennes si sensibles — son approche, sa présence silencieuse derrière le mur. Aussitôt, comme mû par un déclenchement automatique, son visage change : il s'alourdit, se tend, il prend cette expression particulière, artificielle, figée, que prend souvent la figure des gens quand ils se regardent dans une glace, ou encore cet aspect étrange, assez difficile à définir, qu'on voit parfois aux visages, qui ont subi une opération de chirurgie esthétique.

Il est infiniment probable — et quant à moi j'en suis certain — que ce visage, il a dû l'avoir toujours en sa présence. C'est ce même visage exactement qu'il avait sûrement déjà, si invraisemblable que cela puisse paraître,

lors de leur tout premier contact, quand elle n'était encore qu'un enfant au berceau, au moment, sans doute, où il a entendu pour la première fois son cri têtù, strident, ou peut-être encore à cet instant où il a senti, tandis qu'il se penchait sur le berceau pour mieux la voir, pénétrer en lui et lui faire mal, comme pénètre dans la chair insidieusement le rebord soyeux de certaines herbes coupantes, la ligne duvetée, agressive, de sa narine trop découpée qu'elle relevait très haut en criant.

Certains, comme lui, si sensibles, sentent leur visage tendu, tiré ainsi même par de tout petits enfants. Peu de chose leur suffit, tant ils sont fragiles, tant ils vibrent au plus léger souffle, comme ces pendules délicats qui tremblent et se mettent à osciller sous l'influence des plus faibles courants.

J'en ai connu plusieurs qui n'avaient jamais pu avoir, même en présence de leur propre enfant (il faudrait dire : en sa présence surtout) d'autre visage, et cela quand il était tout petit encore et innocent.

Innocent en apparence seulement, sans doute. Car ils ne sont jamais entièrement innocents, ceux-là, au-dessus de tout soupçon : quelque chose d'insaisissable sort d'eux, un mince fil ténu, collant, de petites ventouses délicates comme celles qui se tendent, frémissantes, au bout des poils qui tapissent certaines plantes carnivores, ou bien un suc poisseux comme la soie que sécrète la chenille ; quelque chose d'indéfinissable, de mystérieux, qui s'accroche au visage de l'autre et le tire

plus « vivants » que les gens vivants eux-mêmes.

Les souvenirs que nous avons gardés des gens que nous avons connus n'ont pas plus d'intensité, plus de « vie », que ces petites images précises et colorées qu'ont gravées dans notre esprit la botte, par exemple, la botte souple en cuir tartare, ornée de broderies d'argent, qui chaussait le pied du vieux prince, ou que sa courte pelisse de velours bordée d'un col de zibeline et son bonnet, ou que ses mains osseuses et dures qui serraient comme des pinces, ses petites mains sèches de vieillard, aux veines saillantes, et les scènes continuelles qu'il faisait, ses sorties, nous paraissent plus « réelles » souvent, plus « vraies », que toutes les scènes du même genre auxquelles nous avons nous-mêmes jamais assisté.

Ces personnages occupent dans ce vaste musée où nous conservons les gens que nous avons connus, aimés, et auquel nous faisons allusion, sans doute, quand nous parlons de notre « expérience de la vie », une place de choix.

Et, comme les gens que nous connaissons le mieux, ceux-mêmes qui nous entourent et parmi lesquels nous vivons, ils nous apparaissent, chacun d'eux, comme un tout fini, parfait, bien clos de toutes parts, un bloc solide et dur, sans fissure, une boule lisse qui n'offre aucune prise. Leurs actions, qui les maintiennent en perpétuel mouvement, les modèlent, les isolent, les protègent, les tiennent debout, dressés, inexpugnables, sem-

blables à la trombe d'eau que modèle, qu'aspire et dresse hors de l'océan, si fortement que même un boulet de canon ne peut parvenir à la briser, le souffle violent du vent.

Comme je voudrais leur voir aussi ces formes lisses et arrondies, ces contours purs et fermes, à ces lambeaux informes, ces ombres tremblantes, ces spectres, ces goules, ces larves qui me narguent et après lesquels je cours...

Comme il serait doux, comme il serait apaisant de les voir prendre place dans le cercle rassurant des visages familiers...

Je devrais essayer pour cela, je le sais bien, de me risquer un peu, de me lancer un peu, rien que sur un point seulement pour commencer, un point quelconque, sans importance. Comme par exemple de leur donner au moins un nom d'abord pour les identifier. Ce serait déjà un premier pas de fait pour les isoler, les arrondir un peu, leur donner un peu de consistance. Cela les poserait déjà un peu... Mais non, je ne peux pas. Il est inutile de tricher. Je sais que ce serait peine perdue... Chacun aurait tôt fait de découvrir, couverte par ce pavillon, ma marchandise. La mienne. La seule que je puisse offrir.

Ils ne sont pas pour moi, les ornements somptueux, les chaudes couleurs, les certitudes apaisantes, la fraîche douceur de la « vie ». Pas pour moi. Moi je ne sais, quand ils daignent parfois s'approcher de moi aussi, ces gens « vivants », ces personnages, que tourner autour d'eux, cherchant avec un

acharnement maniaque la fente, la petite fissure, ce point fragile comme la fontanelle des petits enfants, où il me semble que quelque chose, comme une pulsation à peine perceptible, affleure et bat doucement. Là je m'accroche, j'appuie. Et je sens alors sourdre d'eux et s'écouler en un jet sans fin une matière étrange, anonyme comme la lymphe, comme le sang, une matière fade et fluide qui coule entre mes mains, qui se répand... Et il ne reste plus, de leur chair si ferme, colorée, veloutée, de gens vivants, qu'une enveloppe exsangue, informe et grise.

J'ai renoncé. Je me suis livré pieds et poings liés. Les masques m'ont perdu. Une fois de plus, tout s'est échappé au moment où je pensais le tenir. Je suis rentré dans le rang. Il le fallait. On ne peut impunément vivre parmi les larves. Le jeu devenait malsain. Ils avaient fini, d'ailleurs, autour de moi, par s'alarmer. J'ai pris les devants. Non pas, cette fois, en me glissant insidieusement auprès d'eux pour quémander — je sais que cela ne prend pas, ils me rabrouent toujours — mais en jouant franc jeu : je me sou mets — qu'on me prenne, qu'on me délivre, je n'en peux plus, je renonce, j'abandonne entièrement.

Dans des cas comme le mien, les cas rebelles, où de simples chiquenaudes, le regard distrait de quelqu'un que ces choses-là n'intéressent pas, qui n'a rien remarqué, n'ont pas suffi, ils ont recours aux spécialistes. Ceux-là, les « visions » originales, en marge des « recherches d'art », sans la moindre utilité, et qui peuvent provoquer par leur persistance parfois des troubles assez graves, ils en viennent à bout très vite. Ils ont vite fait de ranger tout cela, de le classer à leur

manière. Elle est étiquetée, jetée en vrac avec les autres, dans la même catégorie, la petite idée, la petite vision qu'on a couvée, plein de honte et d'orgueil, dans la solitude. Elles se ressemblent toutes, d'ailleurs, paraît-il, quand on les étudie bien : « Ces pauvres gens tournent toujours en rond dans un cercle assez étroit — c'est ainsi qu'ils disent probablement — bien que leurs ruminations prennent mille formes en apparence diverses. » Les spécialistes mettent de l'ordre dans tout cela.

Je dois dire que le mien, celui que je suis allé consulter, je l'ai moi-même mis sur la voie. Rien que ce petit truc de ne pas vouloir donner de noms, ce « ils » où je me complais, dès que je l'ai employé devant lui, il a vu tout de suite. C'est un signe assez caractéristique. Cela ne m'a pas surpris, je m'en étais toujours douté. Je voyais qu'il m'observait, sans en avoir l'air — ils sont très habiles, pleins de tact — guettait un autre symptôme, très utile aussi pour le classement : sans doute cet orgueil secret, si connu, qui finit toujours par affleurer — une plaie qui suinte. Mais sur ce point, il me semble qu'il a dû être déçu. Je l'ai déjà dit : je ne cherche pas l'originalité. Je ne demande que cela, qu'ils me vident, qu'ils me délivrent. Je lui ai bien expliqué que c'était pour cela surtout que je m'étais laissé conduire chez lui. Lui, il devait sûrement comprendre : c'était sa branche, après tout, ces pulsations, ces frémissements, ces tentacules qui se tendent, ces larves. Je ne

demandais qu'à lui livrer tout cela. J'ai parlé d'« eux ». Il a souri — très courtoisement, du reste, — un sourire fugitif, un peu supérieur, mais indulgent. Cela n'avait pas d'importance. Je ne me suis pas formalisé. C'était déjà un grand soulagement de savoir qu'il s'y connaissait et de le voir prêt à écouter sans rabrouer, patient et calme. Rien, avec lui, non plus, de cette promiscuité pénible que je sentais parfois avec l'alter.

Je lui ai raconté tout, pêle-mêle, comme je pouvais, surtout la « scène » entre eux, ce moment où ils s'affrontent, qui me tire et où je tombe comme dans un trou noir ; la façon, aussi, dont ils surgissent, et cette fascination pénible qu'ils exercent toujours sur moi. Il trouve cela normal : « C'est très commun, dit-il, les nerveux se recherchent toujours, sensibles comme ils sont à ce que vous appelez ces « effluves », ces « courants ». Vos gens sont de grands nerveux. Il suffirait, pour s'en convaincre, de songer aurôle prédominant que semblent jouer chez eux ces « scènes ». Et aussi ces « clichés » dont vous m'avez parlé et dont, comme vous dites, ils s'affublent, pour s'affronter, légitimer leurs pulsions. C'est un trait répandu chez les névropathes, cette soumission au cliché que vous avez très bien dégagée, du reste, et qui n'a rien, à mon avis, d'inquiétant ni de mystérieux. Ne vous en offusquez pas — il est très intelligent, il l'a quand même trouvé tout de suite, le point où se blottit le petit orgueil secret, il ne se trompe jamais : tous les autres symptômes étant pré-

sents, il sait qu'il suffit de chercher, toujours le symptôme qui manque se découvre — ne vous formalisez pas, bien des types littéraires devenus immortels sont, de notre point de vue, aussi des névrosés. Mais il me semble que dans le cas qui a l'air de vous tourmenter, tout paraît assez simple. Tenez, lisez chez vous à tête reposée mon article où il est beaucoup question de ces sortes de conformismes, si fréquents chez les nerveux. » Il me semble qu'il trouve qu'il est temps de terminer l'entretien : il y a au salon d'autres clients qui attendent. Du reste, la séance a déjà porté ses fruits. Je prends déjà petit à petit — symptôme de guérison, paraît-il — « contact avec le réel ». Je le sens à la façon dont « ils » changent d'aspect, se rapprochent, deviennent durs, eux aussi, finis, avec des couleurs nettes, des contours précis, mais un peu à la manière de ces poupées en carton peint qui servent de cibles dans les foires. Un petit dé clic encore et ils vont basculer.

J'essaye, avant de me lever, de vider entièrement mon sac. Mais je sens qu'il s'impatiente un tout petit peu, il n'a vraiment pas le temps, il faudrait consacrer de longues et très coûteuses séances — un de ses élèves s'en chargerait, du reste, très bien, si j'en sentais le besoin — à dépecer par le détail mes « visions ». Pourtant je lui parle encore, en bafouillant, des masques, et aussi — mais plutôt par acquit de conscience : je sais ce qu'il me dira — je me risque à aborder le cas du prince Bolkonski. Je sens que je rougis un peu. Il

sourit légèrement : « Je ne suis pas critique d'art, évidemment, et je ne peux guère oser émettre en ces matières des jugements définitifs. Il me semble, cependant, que le propre de tout effort créateur en matière d'art est d'habiller, justement, l'abstrait. Souvenez-vous de Bergson. Il me lance un regard un peu narquois : « Montrez-nous donc quelqu'un de bien vivant et collez-lui, si cela vous plaît, tous les masques que vous voudrez. Mais faites-le vivre d'abord, rendez-le concret, tangible. Sortez de ces ruminations stériles, de ces idées qui restent à l'état d'idées, inconsistantes et nues, ni chair, ni poisson, ni science, ni matière d'art. Et méfiez-vous surtout, tout cela est lié ensemble (il se lève et me tend la main : décidément la séance a trop duré), méfiez-vous de ce goût de l'introversion, de la rêverie dans le vide, qui n'est pas autre chose qu'une fuite devant l'effort. Vous constaterez alors, croyez-moi, que le monde contient assez peu de « fantômes », peu d' « ombres » qui méritent bien ce nom. »

Quand nous sommes sortis dans la rue tous les trois, moi et mes vieux parents qui m'avaient conduit chez lui, j'ai vu qu'ils avaient un air gêné et comme un peu honteux; oui, ils semblaient un peu humiliés, plus ratatinés, plus tassés encore sur eux-mêmes que d'habitude. Et, en même temps, je savais qu'ils éprouvaient un certain senti-

ment de satisfaction, peut-être même sans qu'ils le sachent. Leurs mains flasques de vieillards, aux paumes trop roses, aux ongles fragiles, jaunâtres et striés, me palpaient le bras affectueusement, comme autrefois quand nous sortions nous promener tous les trois le dimanche. Comme les dimanches d'été, autrefois, nos pas résonnaient fort dans la rue chaude, déserte. J'étais tout faible et un peu titubant, comme lorsqu'on sort pour la première fois après une longue maladie. J'avais, tandis que j'avançais lentement à côté d'eux, me réglant sur leur pas, cette sensation de mal de cœur léger, de léger vertige qu'on éprouve dans l'ascenseur quand il se détache du palier et glisse doucement dans le vide.

Ils m'ont conduit, à travers le jardin où je jouais autrefois aux pâtés, accroupi à leurs pieds, à la pâtisserie où nous allions toujours. Devant les gâteaux et à la vue du sourire aimable et gai de la vendeuse, leur air humble s'est presque effacé, ils ont paru ragailardis. Tout en me faisant manger des éclairs au chocolat, ils me posaient des questions, ils me poussaient insidieusement dans le bon chemin, à petits coups dans le dos à peine sensibles, sur les conseils du spécialiste, sans doute, pour me donner le « sens du réel », ou plutôt, je le savais bien, ils se laissaient aller, maintenant que je n'avais plus la force de les tenir en respect : ils me demandaient des nouvelles de certains de mes camarades, des gens que nous connaissions. Et Paul, qu'était-il donc devenu ? et Jeanne ? On dit que son

mariage a raté... Était-il vrai qu'elle travaillait maintenant pour venir en aide à sa vieille mère? Et le mari de Germaine? Ils ont acheté, paraît-il, une assez belle propriété, leur fils est à Polytechnique? Déjà... Ils balançaient la tête, ils poussaient un soupir résigné, satisfait : « Mon Dieu, comme le temps passe... » J'acquiesçais, je racontais, je me penchais comme il fallait, plus bas, plus bas encore (« les Fourches Caudines », je me disais cela, mais je n'avais pas de forces pour résister, il fallait me soumettre maintenant, je n'avais plus rien, rien à moi, rien à préserver d'eux, à tenir à l'abri de leur contact), je faisais pivoter devant eux, comme ils le voulaient, leurs poupées, j'avancais avec eux lentement à travers leur musée, je passais avec eux la revue de leurs soldats de plomb...

Ils souriaient, satisfaits, rassurés. Leurs mains avides et molles me palpaient toujours affectueusement, comme pour m'encourager. Je me laissais faire. Je me sentais de plus en plus affaibli, vidé, et puis j'avais peur de m'arracher à eux brusquement, je me collais même à eux de plus en plus, je me retenais à eux, car je commençais déjà à sentir en moi quelque chose qui se soulevait, quelque chose qui battait doucement dans le vide, se soulevait, retombait, comme cogne dans le silence de la nuit un volet mal fermé — je me retenais à eux, car je savais que si je restais seul tout à coup, sans eux, dans la rue chaude et vide, le battement résonnerait en moi atrocement fort.

L'ambivalence : c'est très fort d'avoir découvert cela — cette répulsion mêlée d'attrait, cette coexistence chez le même individu, à l'égard du même objet, de haine et d'amour. Quelques poètes, quelques écrivains très malins avaient réussi, il y a assez longtemps déjà, à extirper cela, à le produire à la lumière, mais sans lui donner de nom. Mais les spécialistes, eux, ont su mettre cela au point très bien. Le mien me l'a très bien expliqué. Il se méfiait beaucoup (il avait une si grande expérience de ces sortes de cas) de la sincérité de ma résolution de rentrer dans le droit chemin : « Le malheur des gens comme vous, m'a-t-il dit, c'est qu'ils se mentent à eux-mêmes. Leur désir de guérir se double le plus souvent d'une répugnance non moins grande à renoncer aux avantages, aux satisfactions (hé oui, il faut bien le dire, malgré les souffrances, très réelles, je ne le nie pas) que leur procure leur maladie. »

Il me semblait pourtant que j'étais vraiment de bonne foi. Il y avait bien encore des moments où il m'arrivait de surprendre en moi un reste de rancune, de regret, comme

lorsque je retrouvais une sorte de plaisir amer à répéter (les derniers soubresauts de l'orgueil, sans doute) ces paroles qui me reviennent parfois, je ne sais trop d'où, et que j'aime, dans mes mauvais moments, m'appliquer à moi-même : « Ils sont venus et ils ont goûté à mon plat... ils ont craché dans mon écuelle... profané ma nourriture... souillé l'eau de ma source... »

Mais ces moments étaient rares. La plupart du temps je ne pouvais vraiment trouver en moi aucun désir de revenir à mes tourments passés. J'étais devenu la docilité même. Peu à peu, je m'étais habitué à me mouvoir sans inquiétude, comme tous ceux qui m'entouraient, dans leur univers calme et clair, aux contours nettement tracés, aussi différent de celui, gluant et sombre, où ils me tourmentaient, elle et lui, que l'est le monde des adultes du monde ouaté et flou de l'enfance. J'étais exorcisé. Comme l'amoureux qui, autrefois, sentait son cœur bondir, ses mains trembler rien qu'à entrevoir sur un visage inconnu la ligne d'un sourcil ou l'arrondi d'une joue lui rappelant vaguement le visage de sa bien-aimée, s'aperçoit avec étonnement, quand son amour pour elle a disparu, qu'aucun de ses traits, de ses expressions, de ses tics qui avaient jadis à ses yeux quelque chose de si mystérieux, de si émouvant, ne signifie plus rien pour lui et qu'il ne peut plus parvenir à trouver en eux rien de cette vibration étrange qui se transmettait à lui et le faisait trembler si fort, j'éprouvais maintenant par-

fois un certain étonnement à les trouver, elle et lui, si anodins, des objets indifférents, sans intérêt, sans importance. J'aurais pu maintenant apercevoir, tournant l'angle d'une rue ou traversant une place devant un petit square, la courbe timide de leur dos, sans plus rien éprouver de mes sursauts éperdus d'autrefois.

Aussi c'est la conscience tranquille et avec l'approbation de tous que j'ai pu partir. Un voyage est toujours très indiqué dans des cas comme le mien. La famille m'a lâché sans faire la moindre difficulté. Elle savait probablement qu'elle me tenait bien maintenant, que je ne m'échapperais plus : elle pouvait laisser se détendre un peu la laisse ; ou peut-être avais-je acquis déjà, tant j'avais fait de progrès, cette sorte de docilité particulière, calme et digne, des forts, et qui commande le respect.

Le spécialiste, du reste, m'avait beaucoup encouragé. Il approuvait beaucoup ce voyage comme un moyen très efficace de lutter contre l'introversion : « Oubliez tout cela, m'avait-il dit, ne ratiocinez plus, laissez-vous vivre. Soyez — je sais que vous allez trouver probablement que c'est là un « personnage » qui date peut-être un peu, et il avait souri de son sourire gêné et un peu moqueur — soyez Nathanaël, goûtez aux « nourritures terrestres ». Retrouvez — c'est ce qui vous manque maintenant pour achever la guérison — retrouvez la « ferveur ».

Et c'est là déjà, cependant, que l'ambivalence a dû jouer. Sournoisement, comme toujours, à mon insu : dans le choix même de cette ville. Pourtant elle me semblait, cette ville, être de tout repos, Elle offrait les plus solides garanties. Elle était, elle avait toujours été pour moi, la ville de *l'Invitation au Voyage*. Ses navires imperceptiblement balancés (Baudelaire avait songé aussi à dire : dandinés, il avait hésité, mais il avait trouvé à le dire mieux encore), les mâts de ses vaisseaux dans le vieux port, son ciel, ses eaux, ses canaux, tout baignait dans une sorte de douceur exaltée. Les mots de *l'Invitation au Voyage* la frappaient à petits coups légers et elle vibrait, elle résonnait mélodieusement, toute pure et transparente et claire comme du cristal. Il suffisait de dire doucement ces mots : « les soleils couchants revêtent les champs, les canaux, la ville entière d'hyacinthe et d'or », et aux mots : « la ville entière », elle se soulevait dans un élan, sa grande rue se déployait comme une oriflamme, toute pavoisée de drapeaux, de bannières flottant au vent léger de la mer, dans la lumière dorée.

C'était de la matière épurée, décantée. Une belle matière travaillée. Un mets exquis, tout préparé. Il n'y avait qu'à se servir. Aussi mon attente ne fut-elle pas déçue. Mon état, si proche de la guérison, y aidait beaucoup, du reste : j'étais devenu plus souple, plus réceptif. Et, dès le lendemain, quand je suis sorti

me promener dans l'air parfumé et frais du matin, cet air de là-bas, plus pur, plus vif, plus exaltant qu'ailleurs (« de l'ozone », je me disais cela en marchant), il me semblait qu'une main puissante et douce me soulevait, me portait. J'étais comme ces voiliers que je voyais sortir du port, leurs coques brillant aux premiers rayons du soleil, toutes leurs voiles blanches dehors, tendues, gonflées par un vent propice.

Et c'est sans aucune arrière-pensée, du moins à ce qu'il me semblait, dans cet état d'heureuse exaltation, qu'après avoir longtemps erré dans mes rues préférées, ces ruelles paisibles, intimes, si douces, des villes du nord, je me suis dirigé lentement vers le musée.

Je sais maintenant que l'ambivalence était là déjà, tapie sûrement dans cette excitation que je ressentais en montant l'escalier du musée, une excitation où une angoisse légère se mêlait à une allégresse trop grande — un sentiment assez semblable à celui qu'éprouve l'amoureux courant à son premier rendez-vous.

Les salles étaient silencieuses, désertes. Une délicate lumière cendrée coulait des plafonds de verre sur les grands parquets soyeux. J'avançais lentement, savourant, m'arrêtant longuement devant mes toiles préférées.

Ici aussi, il n'y avait qu'à s'abandonner, qu'à prendre. L'effort, le doute, le tourment avaient été surmontés, dépassés, le but était atteint, et elles m'offraient maintenant la sé-

rénité féconde et grave de leur sourire apaisé, la grâce exquise de leur détachement. Leurs lignes, dont chacune semblait être, entre toutes les lignes possibles, la seule, l'unique, miraculeusement élue, rencontrée par une chance surnaturelle, inespérée, pénétraient en moi, me redressaient, j'étais tout tendu, vibrant comme la corde tendue d'un arc.

Je sentais pourtant déjà, par instants, venant par la porte ouverte de la petite galerie où je savais qu'il se trouvait, comme de courtes bouffées, semblables, dans cet air si pur que je respirais, à ces bouffées d'air âcre et chaud qui montent du sol dans l'air sec et froid de l'hiver et nous enveloppent brusquement quand nous passons au-dessus d'une bouche de métro. Mais je ne me sentais nullement ému. J'étais tout redressé, tout nettoyé, tout propre. Je ne craignais rien. Et ce fut sans hâte, poussé, me semblait-il, par la simple curiosité, en amateur désintéressé, seulement pour contrôler cette impression qu'il m'avait faite autrefois déjà, lors de mes visites précédentes, il y avait quelques années, que je me dirigeai vers lui. Il était là, toujours à la même place, dans le coin le moins éclairé de la galerie. Je n'avais pas besoin de me rapprocher pour déchiffrer sur la plaque dorée qui luisait dans la pénombre, l'inscription que je connaissais : *Portrait d'un Inconnu*. Le tableau, je m'en souvenais, n'était pas signé : le peintre était inconnu aussi.

Il me parut, cette fois, plutôt plus étrange encore qu'il ne m'avait paru autrefois. Les

lignes de son visage, de son jabot de dentelles, de son pourpoint, de ses mains, semblaient être les contours fragmentaires et incertains que découvrent à tâtons, que palpent les doigts hésitants d'un aveugle. On aurait dit qu'ici l'effort, le doute, le tourment avaient été surpris par une catastrophe soudaine et qu'ils étaient demeurés là, fixés en plein mouvement, comme ces cadavres qui restent pétrifiés dans l'attitude où la mort les a frappés. Ses yeux seuls semblaient avoir échappé au cataclysme et avoir atteint le but, l'achèvement : ils paraissaient avoir tiré à eux et concentré en eux toute l'intensité, la vie qui manquaient à ses traits encore informes et disloqués. Ils semblaient ne pas appartenir tout à fait à ce visage et faisaient penser aux yeux que doivent avoir ces êtres enchantés dans le corps desquels un charme retient captifs les princes et les princesses des contes de fées. L'appel qu'ils lançaient, pathétique, insistant, faisait sentir d'une manière étrange et rendait tragique son silence.

Comme les autres fois, mais avec plus de force encore, de détermination et d'autorité, son regard s'empara de moi. C'était à moi — il était impossible d'en douter — à moi seul que son appel s'adressait : j'avais beau me dire, pour me retenir sur la pente où je me sentais entraîné, que c'était l'introversion qui recommençait, que j'étais venu là, semblable au criminel qu'une impulsion morbide pousse à revenir hanter les lieux du crime, attiré par le besoin de jouer avec moi-même un jeu

dangereux, malsain; j'avais beau, comme je fais toujours, chercher de toutes mes forces à me retenir pour rester en lieu sûr, du bon côté, je sentais comme il lançait vers moi, avec un douloureux effort, de la nuit où il se débattait, son appel ardent et obstiné.

Et petit à petit, je sentais comme en moi une note timide, un son d'autrefois, presque oublié, s'élevait, hésitant d'abord. Et il me semblait, tandis que je restais là devant lui, perdu, fondu en lui, que cette note hésitante et grêle, cette réponse timide qu'il avait fait sourdre de moi, pénétrait en lui, résonnait en lui, il la recueillait, il la renvoyait, fortifiée, grossie par lui comme par un amplificateur, elle montait de moi, de lui, s'élevait de plus en plus fort, un chant gonflé d'espoir qui me soulevait, m'emportait... Je voyais, tandis que je courais comme porté, poussé hors du musée, les gardiens assoupis sur leurs bancs dans les coins se redresser et me regarder de leur yeux somnolents, je voyais à mon approche se lever à grands coups d'ailes joyeux les oiseaux blancs, dehors, sur la place.

Je me sentais libre tout à coup. Délivré. L'Inconnu — je me disais cela tandis que j'escaladais en courant l'escalier de l'hôtel — « l'Homme au pourpoint », comme je l'appelais, m'avait délivré. La flamme qui brûlait en lui avait, comme un chalumeau, fondu la chaîne au bout de laquelle ils me promenaient. J'étais libre. Les amarres étaient coupées. Je voguais, poussé vers le large.

chée. Comme l'Inconnu, ils m'offraient leur appui.

C'étaient des pierres surtout, des pans de murs : mes trésors, des parcelles étincelantes de vie que j'étais parvenu à capter. Il y en a de toutes sortes : certains que je connais bien et d'autres qui m'avaient juste fait signe une fois, qui avaient vacillé pour moi d'un chaud et doux éclat, pendant un court instant, quand j'étais passé devant eux, au milieu d'un groupe de gens, sans pouvoir m'arrêter. Mais je ne les ai pas oubliés.

C'est, dans une cour déserte de mosquée, la margelle d'un puits, tiède et dorée au soleil, toute duvetée comme une pêche mûre et bourdonnante toujours de vols d'abeilles. Ses contours inégaux ont dû être modelés, il y a très longtemps, avec une délicate et pieuse tendresse, et puis des mains aux gestes lents l'ont effleurée chaque jour, et, comme les gens qui ont été choyés quand ils étaient enfants, toute cette tendresse, on dirait qu'elle s'en est imprégnée et qu'elle l'irradie maintenant, qu'elle la répand autour d'elle en un rayonnement très doux.

Il y aussi, ailleurs, de vieilles pierres d'un gris sombre, humides et veloutées, une mince couche de mousse d'un vert intense les recouvre en partie. Elles plongent dans l'eau du canal et en émergent tour à tour, tantôt mates et presque noires, tantôt étincelantes au soleil. Le clapotis de l'eau contre elles est léger, caressant comme le nom de Tiepolo, quand on le dit tout bas : Tie-po-lo, qui

fait surgir des pans d'azur et des couleurs ailées.

Je connais aussi, dans des ruelles tortueuses aux pavés irréguliers, des pans de mur inondés de lumière. L'ombre dense d'une branche de palmier rehausse parfois leur éclat.

Et dans le Nord, il y a des quais d'une blancheur argentée dans la lumière du matin, des coins de quais le long des canaux où des oiseaux d'argent voltigent, et des murs blancs peints à la chaux, bordés de neige, et qui ont au crépuscule, comme elle, une teinte pareille à celle du linge passé au bleu.

Ils surgissaient devant moi partout, plus intenses, plus rayonnants qu'ils ne l'avaient jamais été, mes joyaux, mes délices d'autrefois.

Il me semblait que pendant notre longue séparation toute leur sève qui m'était destinée s'était amassée en eux. Ils étaient plus lourds, plus mûrs qu'autrefois, tout gonflés de leur sève inemployée. Je sentais contre moi leur ferme et chaud contact, je m'appuyais à eux, ils me protégeaient, je me sentais près d'eux pareil à un fruit qui mûrit au soleil je devenais à mon tour lourd, gonflé de sève, tout bourdonnant de promesses, d'élans, d'appels.

Comme autrefois, il y avait longtemps, l'avenir s'étendait devant moi, délicieusement imprécis, ouaté comme un horizon brumeux au matin d'un beau jour.

Le temps, comme l'eau qui se fend sous la proue du navire, s'ouvrait docilement,

s'élargissait sans fin sous la poussée de mes espoirs, de mes désirs.

L'eau s'ouvrait avec un bruit de soie froissée sous l'étrave du bateau. De minces crêtes d'écume blanches couraient, frémissantes d'allégresse...

« Assez ! Taisez-vous ! Assez ! » Une forme vêtue d'un complet gris se soulevait, un dos rond se penchait au-dessus de la table. On entendait frapper du poing si fort que toutes les tasses sur la table tremblaient : « Assez ! Taisez-vous ! Je le sais ! » — il criait cela en frappant brutalement sur la table.

C'était curieux comme cela avait glissé sur moi, comme je n'avais pas réagi sur le moment. Une vieille amie commune, rencontrée par hasard, m'avait raconté cela incidemment : « Assez ! Taisez-vous ! » Tout le monde avait sursauté, tout le monde les avait regardés — il avait crié si fort — ils étaient tous horriblement gênés, comme toujours, quand il se livrait en public à une de ses incompréhensibles bizarreries.

Elle avait ri, pleine d'indulgence, en me racontant cela, car il était charmant, n'est-ce pas, quand il voulait, quand on le connaissait, personne ne savait être aussi exquis, aussi séduisant que lui dans ses bons moments, et j'avais ri, moi aussi, plein d'indulgence,

je n'avais pas réagi du tout, comme cela arrive souvent, quand certains mots semblent glisser ainsi sur nous sans laisser de traces : nous les laissons passer, nous rions, comme j'avais fait, pleins d'inconscience. Mais les mots pénètrent en nous à notre insu, s'implantent en nous profondément, et puis, parfois longtemps après, ils se dressent en nous brusquement et nous forcent à nous arrêter tout à coup au milieu de la rue, ou nous font sursauter la nuit et nous asseoir, inquiets, sur notre lit.

Ces mots se dressaient maintenant en moi ; elle avait, la vieille amie, inconsciente comme l'abeille qui transporte le pollen d'une plante à l'autre, déposé en moi ces mots et ils avaient poussé en moi petit à petit, ils avaient mûri lentement dans cette douce chaleur propice où je m'épanouissais ces derniers temps, ils avaient grandi en moi comme un noyau, je sentais maintenant en moi leurs arêtes tranchantes : « Assez ! Taisez-vous. Assez ! » C'était à moi, je le savais bien, qu'il criait cela. C'était contre moi, pour me provoquer, plein de rage impuissante, de défi — qu'il criait. Il devait le sentir confusément, que ces mots allaient m'atteindre, que c'était vers moi, que c'était à moi surtout que ces mots étaient lancés comme un appel ou comme un défi. Je sais qu'il devait le sentir. Je le connais. Il y a sous tous ses actes, même insignifiants en apparence et anodins, comme un envers, une autre face cachée, connue de nous seuls, et qui est tournée vers moi. C'est par là, sans

doute, qu'il m'attire, qu'il me tient toujours si fort.

Il est là sûrement depuis quelque temps déjà à essayer de me provoquer, de me narguer doucement, comme il fait toujours, à sa manière insidieuse, de me taquiner, assis là-bas, en train de se prélasser : « Alors, les voyages, hein, toujours? Les œuvres d'art? Les musées? Les Offices? Rembrandt, hein? Tiepolo? Les canaux? Les pigeons? Moi, je vais à Évian. Évian. Vous connaissez? Hôtel Royal. On n'y est pas mal du tout. Et on a de là une vue splendide... » Installé sur la terrasse de l'hôtel, dans un des confortables fauteuils d'osier rembourrés de coussins, tandis que l'orchestre joue quelques-uns de ses airs préférés, il me cligne de l'œil malicieusement : « Qu'est-ce que les gens vont donc chercher? Que leur faut-il donc encore, quand on peut être si bien... » A ses pieds, « la vue » étale agréablement ses croupes rebondies. Les meules de foin, harmonieusement disposées sur les prairies, brillent, comme astiquées, au soleil. Une musique faite pour les salles de danse, pour les concerts des dimanches après-midi d'hiver, pour les soirées à l'Opéra, lourde, moelleuse, capitonnée, se répand autour de lui, se roule devant lui sur les prairies, les meules de foin, les sapins, maintient à sa place, à distance respectueuse, la vue.

Cette musique l'enveloppe, le protège; la double rangée de géraniums plantée tout autour de la terrasse le protège aussi. C'est

son rempart, derrière lequel il s'abrite, d'où il me voit d'un œil narquois courir à la recherche de « sensations », de « visions d'art », hein ? Les Offices ? comme il dit. Lui, il n'a pas besoin de cela. Il se satisfait de peu. Il sait modeler à sa guise, dompter les choses autour de lui, les tenir à distance, au lieu d'aller se coller à elles, vivre d'elles en larve tremblante et molle, en parasite.

C'est cela, j'en suis sûr, qu'il essaie de me signifier, de me faire sentir, installé confortablement, lisant son journal, bavardant avec ses amis, écoutant la musique, se prélassant au soleil à l'Hôtel Royal, sur la terrasse. Chacun de ses gestes et sa présence là-bas sont une provocation sournoise, un défi.

Cela avait dû monter petit à petit et puis cela avait jailli brusquement au grand étonnement de tous. Ils étaient partis, comme chaque après-midi, faire une promenade après la sieste. Ils s'étaient même fixé un but, cette fois, ils allaient goûter, boire le chocolat à la crème si réputé, à la fameuse ferme-laiterie.

Ils étaient tout excités, c'était une vraie expédition, il avait même fallu se munir de cannes, tant le chemin, par endroits, était mauvais, c'était très amusant, les femmes titubaient en riant sur leurs étroits talons de daim blanc et les messieurs les guidaient d'un obstacle à l'autre en les soutenant galam-

ment par le coude. Tout le monde était joyeux en arrivant, juste un peu fatigué, mais c'était une bonne fatigue qui leur ferait du bien, il dormirait bien mieux, lui disaient ses amis, il devait se secouer un peu, il devenait trop paresseux. Ils étaient contents, juste un peu affamés, mais le délicieux chocolat, les petits pains croustillants les attendaient...

Et c'est là, sous les parasols orange, qui ressemblaient, plantés dans l'herbe luisante et drue, aux champignons rutilants qui ornent les prairies dans les illustrations de livres d'enfants, c'est là, tandis qu'ils étaient assis à leur petite table, entourés de servantes déguisées en fermières de Trianon, parmi les coqs et les dindons pimpants, que cela s'est produit.

Était-ce cette dépression qui suit parfois l'excitation, ou était-ce la chaleur, ou une inquiétude vague, une vague rancune, peut-être, d'être là, un sentiment de gâchis, de vide, ou des effluves lointains, une sorte de provocation à distance lancée peut-être par moi, ou ce malaise lourd, qu'il feint de négliger, que lui donnent toujours les cadres luxueux, clinquants et apprêtés, ou bien encore cette indulgence, cette douceur que montrent vis-à-vis de lui ses amis et qui agit sur lui comme agit sur un enfant nerveux la douceur un peu trop molle de la personne qui le garde, je n'en sais rien, mais il a éprouvé tout à coup le besoin de trépigner, de casser tout cela, de le déchirer, peut-être aussi — ce n'est pas impossible, il a de ces contradictions; malgré son défi, sa haine, ce n'est pas

invraisemblable — de sauter par-dessus les prairies astiquées, de s'arracher à la musique engourdissante, et de me rejoindre. Il s'est senti, lui aussi, tout à coup agrippé, saisi par quelqu'un qui le narguait de loin : quelque chose en lui, comme un noyau, est devenu soudain lourd et dur. C'était en lui, peut-être, dans ce cadre factice, dans l'après-midi vide, dans ces longs loisirs engourdissants — on avait, par moments, la sensation d'absorber malgré soi, d'aspirer à pleins poumons quelque chose d'épais, de sucré, qui vous rendait tout gourde et bourdonnant, une sensation assez analogue à celle qu'on éprouve couché sous un masque d'anesthésie — c'était peut-être en lui une pulsation soudaine qui révélait le retour de la vie, de sa vie à lui, un sentiment qui le rapprochait de moi vaguement, sans qu'il sût bien pourquoi, et qui le poussait à se dresser et à brandir cela — sa vie — devant ses amis étonnés, effrayés, qui essayaient de le calmer.

Cela avait dû commencer d'une manière insidieuse, en douceur : une sorte de conversation banale comme il s'en tient autour d'une table à thé.

Ils avaient dû lui demander (ils savent combien il aime toujours qu'on s'occupe de lui) ce que faisaient, pendant ces vacances, ses enfants, sa fille, et il avait senti tout de suite, comme une démangeaison, une irritation, le contraste exaspérant entre ce cadre fabriqué, verni comme un joli jouet, et cela qui se mettait à se dérouler en lui — ses tourments, sa

fille, sa vie. Il avait répondu, d'abord juste un peu agacé, comme on se gratte légèrement quand un moustique vient de vous piquer, qu'elle était partie en voyage, faire un voyage en Corse... et rien qu'à ce mot de Corse cela avait commencé à bouillonner en lui, sa voix était devenue plus basse, un peu éraillée, sa tête s'était baissée, et ses bajoues un peu rouges pendaient. Il tapotait la table en regardant avec hostilité les servantes déguisées en fermières d'opérette qui s'empresaient autour d'eux en souriant, versaient le chocolat en minaudant.

Ils avaient beau le connaître depuis si longtemps, ses vieux amis, ils ne savaient jamais prévoir ses réactions, inattendues pour eux, inexplicables. Ils continuaient à le questionner doucement, croyant lui faire plaisir, habitués qu'ils étaient à avancer le long des mots, dans les formules courantes, comme des chevaux qui suivent, leurs œillères sur les yeux, des ornières toutes tracées, ne voyant jamais rien d'autre autour d'eux que ce qui est admis, apparent. Ils le questionnaient, comme on fait toujours pour se montrer poli, pour faire plaisir aux gens, sur ses enfants... sa fille... Elle aimait voyager... Et pour combien de temps était-elle partie? Et puis, tirés mystérieusement (comme on glisse le long d'une pente, comme on tombe dans le vide) par son silence bougon, un peu menaçant, ils avaient dit probablement : « Ah! les enfants sont gâtés aujourd'hui, si nous avions demandé des petits voyages comme ça à nos

parents... » Et cela avait tressailli en lui très fort, cela avait bondi, jailli au-dehors (les faisant penser à la princesse qui laissait, quand elle parlait, tomber de sa bouche des crapauds), cela avait jailli et se roulait devant eux, un crapaud qui se vautrait sur la nappe parmi les tasses de chocolat, se roulait par terre sur la prairie : « Mais cela ne leur suffit pas... Elle voulait aller en Espagne, malgré le change d'aujourd'hui. Le change d'aujourd'hui. Comme si je pouvais me permettre cela. Mais une de ses amies y allait... Je lui ai dit : « Pourquoi pas en Chine ? il rit : Ho-ho ! d'un rire méchant où traîne encore un reste de bonhomie, son rire mauvais, gêné et faux : Ho-ho ! Pourquoi pas en Chine ? Il lui fallait, rien que pour son équipement, sept ou huit mille francs. » Ils avaient l'air étonnés — il avait envie de les mordre, il était déchaîné, il aurait voulu les prendre, les serrer, les arracher à cela, à ce luxe clinquant qu'il haïssait, à tout ce cadre qui l'exaspérait, où il s'était laissé entraîner bêtement par eux, les punir. « Mais oui, mais parfaitement, rien que pour l'équipement... il regardait devant lui, l'air têtue, plein de rancune... Mais oui. C'est comme ça. Mais oui... » Ils essayaient maladroitement de le calmer, prenaient un ton incrédule : « Oh ! vous devez exagérer un peu... » Alors il s'était dressé, plein de rage, il avait levé son poing en hurlant et l'avait abattu sur la table — il se laissait aller avec eux, ils étaient de ceux, comme moi, avec qui les gens comme lui se déchaînent,

ils ne savaient pas le maintenir — il avait crié : « Assez ! Je le sais ! C'est comme ça ! » Et ils avaient sursauté, ils s'étaient retournés pour voir si l'on avait entendu aux autres tables : un signe de faiblesse de leur part qui avait achevé de le déchaîner : « Assez ! Taisez-vous ! Je le sais ! Je les connais. Ils sont comme ça. C'est comme ça. Il n'y en a jamais assez pour eux. Ils ne sont jamais contents. Tous pareils. Je les connais. Il n'y en a jamais assez. La lune... la Chine... » Il mêlait tout ensemble dans le même sac, les servantes trop pimpantes, les gens assis aux petites tables autour de lui, comme des poupées immobiles dans leurs vêtements trop neufs, trop apprêtés, ses amis qui l'avaient entraîné là, qui le forçaient à rester là, alors qu'il avait envie, lui aussi, peut-être, d'être ailleurs, tout seul, parmi ce qu'il aimait, partir... sa fille enfin et moi qui le défiions maintenant de loin, en train de nous pavaner quelque part à son détriment, de faire les parasites, pâmés devant « les chefs-d'œuvre », quelque part le nez en l'air devant des porches d'église ou des bouts de colonnes célèbres, en train de le narguer, de le ravalier.

C'est un signe favorable, paraît-il, un des signes de la guérison, quand le malade se détache de son médecin, ne sent plus le besoin d'être soutenu par lui. A cet égard, je semblais guéri. Je ne pouvais plus penser à mon spécialiste qu'avec un sentiment d'éloignement mêlé de dégoût. Il m'était difficile de comprendre comment j'avais pu avoir la faiblesse de recourir à lui. Ce n'était pas, cependant — et je ne m'y trompais pas — un signe d'indépendance, de force. Je n'avais fait que changer de maître. C'était l'Inconnu maintenant, « l'Homme au pourpoint » qui tenait la laisse au bout de laquelle je me promenais. Un lien très doux, celui-ci, peut-être d'autant plus dangereux pour mon indépendance que je ne sentais pas en moi le moindre désir de m'en libérer.

L'Inconnu me servait d'écran, me protégeait. Ce coup perfide que le vieux venait de m'assener de là-bas, de sa ferme-laiterie, me parvenait amorti. Il me semblait qu'il venait me frapper seulement par ricochet, après avoir d'abord atteint « l'Homme au pourpoint ». Quelque chose venant de lui, une

parcelle arrachée à lui au passage, son vague et frais parfum, me parvenaient, accompagnant l'angoisse habituelle, la haine. L'Inconnu prenait sa part de mon tourment. Je n'étais plus seul. Un sentiment réconfortant de confiance, de dignité, de fierté même me soutenait tandis que je prenais le chemin du retour.

L'appel du vieux, le défi qu'il m'avait lancé me poussaient à rentrer; l'impatience aussi de l'affronter, de me mesurer à lui, maintenant que je me sentais soutenu. Je me disais bien que ce n'était probablement qu'une ruse de ma part, une excuse que je m'étais trouvée pour justifier mes vieux penchants morbides, me laisser aller à mes anciens errements, glisser sans remords dans ce trou béant qu'ils ouvrent toujours devant moi et où je tombe à leur poursuite, mais je devais constater pourtant, en toute impartialité, que quelque chose avait changé.

Une jouissance nouvelle, encore pleine de la saveur des plaisirs défendus, mais qui s'apparentait à la joie que j'éprouvais en allant retrouver mes fétiches, les objets de mon culte, une jouissance rappelant celle, très douce, que je ressentais devant les pierres veloutées que l'eau caresse avec un clapotis léger ou devant les pans de mur inondés de soleil au bout de l'ombre mauve des ruelles, une joie inconnue jusqu'alors l'emportait sur l'angoisse habituelle tandis que je partais les retrouver. Revoir leur cadre : les squares blafards entourés d'une bordure de buis, les

petites places pétrifiées, et les façades inertes des maisons avec leur air impersonnel, absent, cet air qu'elles ont de ne pas vouloir attirer l'attention, établir un contact, offrir la moindre prise, comme si elles craignaient qu'un regard trop appuyé ne fît sourdre au-dehors quelque chose qui se tient tapi derrière leurs murs; quelque chose qu'elles secrètent malgré elles et contiennent. Il y avait aussi dans ma jouissance un peu de cet égoïsme douillet, de ce petit orgueil secret du riche qui prend plaisir à se promener dans des quartiers sordides, à visiter la Foire aux Puces, en savourant le contraste piquant qu'elle fait avec le décor luxueux d'où il vient de sortir et où il va bientôt rentrer. J'avais le sentiment, en revoyant tout cela, de ce même contraste savoureux avec mes trésors que je venais de quitter et qui étaient encore présents en moi, cette même impression de sécurité délicieuse, de désinvolture.

Et c'est sans doute pour accroître un peu ma joie, corser un peu le plaisir que, le lendemain même de mon arrivée, je suis allé rôder, un peu au hasard, dans la banlieue. L'endroit où je me trouvais me rappelait certains décors de mon enfance, des pavillons étroits, à l'aspect rugueux, au teint brouillé, précédés de jardinets poussiéreux plantés d'arbustes taillés en forme de pagodes, d'oiseaux, et entourés toujours de ce grillage noir bordé de buis.

J'errai longtemps, m'arrêtant dans cer-

taines petites rues particulièrement atones et engourdies, éprouvant une drôle de satisfaction, d'une saveur un peu louche : une sensation très intime et douce de repliement sur soi, accompagnée, rehaussée plutôt par une vague impression de faire quelque chose de réprouvé... et aussi comme une exaltation confuse.

Cette exaltation se changea en une attente inquiète — toujours ce mélange d'appréhension et d'espoir — pendant que je montais l'escalier de la gare pour rentrer. Je me tenais arrêté sur la passerelle, au-dessus de la voie ferrée, penché sur la balustrade, regardant avec une extrême attention le quai d'un gris sale sur lequel flottait une fumée âcre, à l'odeur soufrée et, derrière, l'avenue descendant vers la gare, une avenue morne bordée de chaque côté par les pavillons grumeleux, les jardinets aux arbres mutilés. J'étais tout tendu. Il me semblait que j'appuyais, que je pressais sur tout cela, comme on presse sur un fruit pour en extraire le jus, de toutes mes forces ramassées.

Comme toujours, avant même de les apercevoir, je sentais leur présence. Elle rendait l'atmosphère vibrante et dense, comme serrée, tendue dans un violent effort pour les projeter au-dehors.

Et j'ai eu, cette fois encore, une impression de truquage ou de miracle, semblable à celle qu'on doit éprouver à voir les performances accomplies, dit-on, aux Indes, par certains fakirs, cette corde qu'ils lancent en

l'air et que toute une foule émerveillée voit se tenir dressée dans l'air, droite et raide comme le tronc d'un palmier.

Ils avançaient lentement le long du quai. Ils m'apparaissaient, comme Moïse dans ses nuées, tout enveloppés par la fumée soufrée du train qui venait de passer. Extrêmement scéniques, comme toujours. Si scéniques, si grimés qu'ils semblaient invraisemblables, impossibles. Des personnages faisant leur entrée en scène. Je me tenais penché sur la balustrade de la passerelle. Mon cœur battait très fort. C'était la même émotion qu'autrefois dès que je les voyais, mais mêlée, cette fois, d'un sentiment de satisfaction, de fierté : celui du fakir qui a réussi son tour.

Ils marchent le long du quai : lui, son dos rond dans son pardessus râpé, un peu tassé sur lui-même (il le fait exprès, je le sais : on se fait vieux, que voulez-vous, hein ? C'est la vie... la jeunesse, hein ? hein ? l'âge mûr...), il a son feutre tout râpé aussi, celui qu'il met habituellement pour des randonnées de ce genre, quand il va rendre visite à ses vieux amis de toujours, pour qui il ne « fait pas de frais », chez qui « il se sent comme chez lui »... il les connaît depuis si longtemps... C'est la femme de son ami, la vieille qui marche à son côté, à qui il donne le bras... Je la reconnais, c'est bien elle, elle a vieilli, elle est toute ratatinée, elle aussi, elle porte un manteau de peluche noire si usé qu'il a des reflets roux comme s'il était rouillé, elle tient un baluchon à la main, une sorte de sac à

provisions, ce doit être un humble baluchon de toile cirée noire, je ne vois pas très bien — la passerelle se trouve très haut au-dessus du quai et je vois mal à cause de la fumée et des gens qui circulent sur la plate-forme et qui, à chaque instant, me les cachent — je le devine plutôt rien qu'à cet air d'attendrissement, de compréhensives sollicitude avec lequel il lui prend le baluchon des mains et le pose par terre entre eux devant le banc où ils s'installent côte à côte, en attendant leur train.

Il aime cela, je le sais, l'humble baluchon de toile cirée et le vieux manteau râpé, et le quai sale rempli d'odeur soufrée, les pavillons, les jardinets : c'est pour flairer cela, humer cela, avec cette volupté équivoque, au goût douceâtre, qu'on ressent à renifler ses propres odeurs, qu'il est venu ici. Un peu comme j'ai fait moi.

Il a pris le train, tout émoustillé déjà quand on lui a donné son billet et qu'il a lu sur le petit carton gris de troisième classe le nom de la station. Il se tenait pelotonné sur lui-même dans le wagon, savourant par avance, plein d'une drôle de satisfaction qu'il n'aurait pas bien su analyser, et il s'est senti tout guilleret quand, à la sortie, en rendant son billet, il a aperçu, devant la gare, l'avenue poussiéreuse bordée de jardinets gris et, sur la grille de l'un d'entre eux, juste en face de la gare, la plaque fêlée qu'il connaît bien (elle a toujours, depuis trente ans, la même fêlure), portant cette inscription en lettres dorées : Docteur-Médecin. Mardi. Jeudi. Samedi. Il

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 JUI N 1960
PAR L'IMPRIMERIE
NAUDEAU, REDON ET C^{ie},
A POITIERS (VIENNE).

Procédé photo-offset

Dépôt légal : 4^e trimestre 1956.
Éditeur, n° 599. — Imprimeur, n° 120.

Imprimé en France.

3/10/64
875